
rbl

La Revue de Belles-Lettres est publiée avec le soutien
de Pro Helvetia
de l'État de Vaud
de la République et Canton de Genève
de la Ville de Genève
de la Fondation Oertli
de la Fondation Jan Michalski
du Centre de traduction littéraire de l'Université de Lausanne

Éditeur:
Société de Belles-Lettres de Lausanne
Responsable de publication:
David André
Comité de rédaction:
David André, Alessio Christen, Gaëlle Cogan, Marion Graf,
Anne-Frédérique Schläpfer, Jonathan Wenger
Rubrique Traducere:
en collaboration avec Camille Logoz et Lucie Tardin

Éditeur partenaire:
Éditions La Baconnière, Chemin de la Mousse 46, 1225 Chêne-Bourg, Suisse
Distribution – diffusion:
En Suisse:
Servidis, Chemin des Chalets 7, 1279 Chavannes-de-Bogis, Suisse
En France:
Harmonia Mundi Livre, Mas de Vert – CS 20150, 13200 Arles, France

Site internet: www.larevuedebelleslettres.ch
Contact: info@larevuedebelleslettres.ch

Design:
Les Ateliers du Nord, Werner Jeker, Benoît Deschamps, Lausanne
Mise en pages:
Hans Christian Weidmann, Versoix
Impression:
Imprimerie G. Chapuis, Genève
Correction:
Dominique Jaccottet

ISSN 0035-1016
ISBN 978-2-88960-163-9
© RBL 2024

148^e année, 2024, 2

Sommaire

Liminaire 5

Cahier de création

Antoine Mouton
J'ai du monde 9

Mary-Laure Zoss
Les éconduits 17

Jessica Zuan
Écrire ou disparaître
Traduit du romanche par Denise Mützenberg 26

Nimrod
D'air & de miettes 41

Ouvertures italiennes

Ouvertures italiennes
Alessio Christen et Anne-Frédérique Schläpfer 49

Carmen Gallo
Les fugitives
Traduit de l'italien par Martin Rueff 54

Yari Bernasconi
La ville fantôme
Repas de classe (25 ans après)
Traduit de l'italien par Anita Rochedy 68

Maria Borio
Transparence
Traduit de l'italien par Florence Courriol 82

Francesco Brancati
L'assaut de la joie
Traduit de l'italien par Lucie Tardin 98

Laura Di Corcia <i>Diorama</i> Traduit de l'italien par Véronique Volpato	116
Franca Mancinelli <i>Tous les yeux que j'ai ouverts</i> Traduit de l'italien par Thierry Gillybœuf	134
Tommaso Di Dio <i>Le conte des pupilles</i> Traduit de l'italien par Christian Viredaz	144
Federico Italiano <i>Les grandes neiges</i> Traduit de l'italien par Florence Courriol	168
Prisca Agustoni <i>Langue submergée</i> Traduit de l'italien par Anita Rochedy	186
Francesco Deotto « <i>Attention à l'Italie...</i> »	201

Traducere

Dominique Nédellec <i>Le traducteur, la grenouille et le funambule.</i>	209
--	-----

Le Roi du vide

Alexey Voïnov <i>Citoyen des autoroutes</i> Traduit du russe par Marion Graf	217
--	-----

Lectures

Camille Luscher, Tristan Hordé, Jonathan Wenger, Valentin Kolly . .	235
---	-----

Scolies	241
--------------------------	-----

Photographies d'Andrea Botto

Liminaire

Jonathan Wenger
pour le comité de rédaction

Parler d'une poésie à l'échelle nationale est un défi absurde : si quelque sentiment d'unité ressortait d'une perspective aussi vaste, on saurait pour sûr que l'anthologiste aurait imposé un cadre formatant sa réponse. C'est pourquoi ce numéro n'entend pas illustrer une génération littéraire, ni représenter un territoire : sous le signe d'« ouvertures italiennes », c'est une sélection sans autre point commun que celui de poétiques exigeantes que propose ce dossier de *La Revue de Belles-Lettres*. D'une très active scène littéraire, le comité a retenu neuf poètes et poétesses qui proposent autant d'expressions de ce pays « *nei guai* » (« en difficulté »).

Or, il est bon de voir que la diversité des voix poétiques ici rassemblées ne fait pas chœur, mais que chacune se confronte à diverses inquiétudes humaines. Peut-être de « petites peurs/dans la nébuleuse de terreur du monde » (comme le dit Francesco Brancati), le souvenir d'un vieux deuil – et pas moins pesant – décrit par Yari Bernasconi, ou le sentiment d'une langue « migrante », en conflit avec elle-même, que décrit Prisca Agustoni, pour ne citer qu'eux.

Le cahier de création exprime pareillement cette diversité : aux poèmes lestes et rythmiques d'Antoine Mouton répond l'initiatisme discret des textes de Nimrod ; et aux voix intimes de Jessica Zuan, la perspective d'externalité qui guide les travaux de Mary-Laure Zoss.

Dissonance et dialogue (parfois affolants) des contraires aussi dans « Le Roi du vide » d'Alexey Voïnov, qui poursuit la chronique de son exil de Russie : on verra à la lecture quelle perspective désespérée naît de l'observation de la folie guerrière et de la trivialité du quotidien.

Variété, divergences, résonances, conscience de l'irréconciliable : autant d'aspects de l'existence affrontés dans ces pages par la poésie. Comme le dit ici Laura Di Corcia, « Ne crains rien l'hiver te tendra des fruits ».





Ouvertures italiennes

Ce dossier dédié à la poésie italophone contemporaine a été réalisé avec Francesco Deotto, lui-même poète, artiste visuel et chercheur, fin connaisseur de la scène culturelle italienne. Nous y présentons neuf poètes et poétesses nés entre 1975 et 1987, originaires du canton du Tessin ou d'Italie. Il ne s'agit pas ici d'offrir un panorama complet de la production poétique de langue italienne, tant elle s'avère foisonnante: Deotto propose d'ailleurs, en fin de dossier, quelques développements au sujet de la poésie italienne des dernières décennies. Notre sélection s'est portée sur des voix nouvelles, évoluant à la croisée du lyrisme et de la poésie expérimentale. Les textes réunis, tirés d'un seul recueil, oscillent entre prose et poésie et se détournent des formes versifiées classiques. Cette démarche reflète la volonté des auteurs de s'affranchir des cadres traditionnels pour exprimer et interroger un monde contemporain qui ne se laisse pas aisément saisir.

De ce « monde qui nous repousse et nous accueille » (Di Corcia), les poètes évoquent les frontières traversées ou érigées, la crise écologique ou les vestiges dont ils tentent de retrouver des traces. Inscrits dans des réseaux internationaux, et vivant parfois hors de leur pays natal, ces auteurs sont conscients d'appartenir à une communauté vaste et emploient volontiers le « nous », qui l'emporte souvent sur la première personne du singulier. Toutefois, bien que le commun soit désiré, il reste fragile, nécessitant une attention et un soin particuliers et, plus encore, d'être toujours réaffirmé pour ne pas disparaître. Les auteurs empruntent principalement trois voies qui peuvent se recouper : certains affrontent le monde avec courage, en insufflant une vigueur nouvelle aux héritages, aux formes lyriques, au conte ou au mythe ; d'autres choisissent une approche documentaire, ou descriptive, recourant à l'objectivité. Enfin, centrale chez plusieurs d'entre eux, une perspective analytique et réflexive interroge les conditions et les possibilités de la poésie aujourd'hui, en intégrant notamment l'outil technologique.

Yari Bernasconi et Carmen Gallo revisitent les formes du reportage en poésie, non sans détournements et pointes d'humour. Les variations de Gallo autour du fait divers, rassemblées dans une série de proses intitulée « En sortir vivants », représentent de « petites stratégies de lutte ou de fuite » (*Le fuggitive*, 2020, p. 59). Faits de vie alignés, situations où plane une étrangeté diffuse qui prennent une consistance cocasse au fil des pages, ces moments où l'on se dérobe à soi et aux autres finissent par jeter une lumière crue sur la vie humaine. Vie humaine que Bernasconi aborde quant à lui en creux, sa démarche consistant à investiguer autour des traces et des ruines. Dans *La casa vuota* (2021), il va au-devant de ces présences-absences, explore avec précision et sobriété les espaces d'une Europe marquée par la guerre et l'abandon, ou revient sur les lieux de son enfance, eux aussi altérés.

Le malaise contemporain culmine dans le recueil de Francesco Brancati *L'assedio della gioia* (2023), constitué de fragments empreints d'un fort sentiment de dévastation. Les subjectivités, les expériences décrites varient, sans se rattacher directement à une même trame narrative, comme autant d'aperçus juxtaposés de réalités différentes. Brancati est proche en ce sens de Maria Borio, de Tommaso Di Dio,

et dans une certaine mesure de Franca Mancinelli, qui expérimentent une poésie intransigeante, hyperconsciente, sorte de miroir glacial du monde. Dans son recueil *Transparenza*, Borio tente de «[lie[r] des vies/désunies à l'écran» (2018, p. 6), ce nouvel espace du poème où rivalisent mots et images en mouvement ouvre à des perspectives de réflexivité inédites, telle l'*ekphrasis* de vidéo, de plus en plus répandue dans la poésie contemporaine italienne (voir par exemple le poème de Di Dio, p. 165).

Au cœur de la démarche des poètes et poétesses se trouve la question du regard et de sa nature. Tension entre le «je» et le «nous», confrontation à la technologie ou aux héritages de la représentation figurative, les auteurs éprouvent la nécessité de se positionner, ne serait-ce qu'en pointant cette complexité. L'omniprésence des yeux, des pupilles et des iris s'impose dans ce dossier, jusque dans les titres des recueils – «Le conte des pupilles» (Di Dio), «Tous les yeux que j'ai ouverts» (Mancinelli), ou encore «Diorama» (Laura Di Corcia). Faut-il accueillir une multiplicité de points de vue incarnés, ancrés, divergents et accepter l'incomplétude ou chercher un regard surplombant ? Le recours au poème revient à mettre en exergue des possibilités et à assumer un certain type d'attention.

Le dossier se referme sur des notes plus enlevées, avec le dépassement des perspectives individuelles désunies. Portés par des voix aux accents souvent lyriques qui nous projettent dans des géographies et des époques incertaines, on quitte le présent pour rejoindre l'immémorial et les imaginaires communs. Les poèmes de Mancinelli invitent à une fusion avec la nature, à condition de savoir se départir de notre condition humaine : «je me ramifie au gré de la lumière/maîtres arbres/ pour m'ouvrir la poitrine en grand/avec la force qui vient d'une graine.» (p. 137). Prisca Agustoni et Laura Di Corcia remontent à nos fondements culturels, en actualisant les croyances et les traumas via les mythes et les contes. Leur poésie redéploie les récits communautaires et fait la part belle à l'instabilité, au mouvant, au changeant. Quant aux mythes individuels, aux moments humains forts qui jalonnent l'existence de chacun, Federico Italiano sait leur donner tout leur poids par des pointes d'humour ou d'ironie qui tranchent sur le caractère mélancolique de ses poèmes.

Le souci de transposition dont témoignent les versions françaises des textes ici présentées émane d'une autre communauté, celle des traductrices et traducteurs qui ont accepté de participer à ce volume et de se frotter à la singularité des formes et des styles qui s'y déploient, restituant une syntaxe parfois malmenée et des rythmes obsédants. Leur regard permet à ces œuvres de garder toute leur force, leur singularité et leurs résonances.

Alessio Christen et Anne-Frédérique Schläpfer

La RBL remercie chaleureusement les auteurs, ainsi que les éditions Aragno, Donzelli, Interlinea, Le Lettere, Marcos y Marcos, Scalpendi et Tlon, de nous avoir gracieusement autorisés à reproduire les textes italiens qui figurent dans le dossier.

Le fuggitive

Carmen Gallo

Siamo in una incubatrice
in una sala d'aspetto
in una casa nuova
Siamo in un bagno
nell'angolo, sotto il lavandino
in una vasca piena
in un corridoio stretto
Siamo in un letto grande
con le mani fuori dalle coperte
dietro la porta, in cucina
sotto il tavolo accanto alle sedie
Siamo sul pavimento
per le scale, con le cartelle pesanti
sotto la pioggia, sotto il portone
Siamo in un'automobile
di ritorno da scuola
in un viaggio lungo
in un'auto piena di scarpe
Siamo di nuovo in bagno
c'è sangue dappertutto
Siamo in un letto piccolo
accanto a un letto piccolo
Siamo nudi e abbiamo freddo
in piedi sulla bilancia
al centro della stanza
Siamo a scuola, dietro il banco
non parliamo per anni
Siamo in ospedale a fare i compiti
tra donne con pance enormi
Siamo in corsia, in reparto
a rincorrere i carrelli
a nasconderci tra i letti

Les fugitives

Carmen Gallo

Nous sommes dans une incubatrice
dans une salle d'attente
dans une nouvelle maison
Nous sommes dans une salle de bains
dans un coin, sous le lavabo
dans une baignoire remplie
dans un couloir étroit
Nous sommes dans un grand lit
avec les mains hors des couvertures
derrière la porte, dans la cuisine
sous la table, près des chaises
Nous sommes par terre
dans les escaliers, avec nos cartables lourds
sous la pluie, sous le porche
Nous sommes en voiture
on revient de l'école
pendant un long voyage
dans une auto pleine de chaussures
Nous sommes de nouveau dans la salle de bains
il y a du sang partout
Nous sommes dans un petit lit
à côté d'un lit
Nous sommes nus et nous avons froid
debout sur la balance
au milieu de la chambre
Nous sommes à l'école, derrière le pupitre
nous ne parlons pas pendant des années
Nous sommes à l'hôpital en train de faire nos devoirs
parmi des femmes au ventre énorme
Nous sommes dans le couloir, dans l'unité
en train de courir derrière les chariots
de nous cacher entre les lits

Siamo in una casa al mare
tra gente che mangia e urla
su un'altalena, in un parco
in un villaggio vacanza
Siamo in motorino
per strada a notte fonda
Siamo di nuovo nudi
in una stanza in affitto
in un letto piccolo
accanto al muro
c'è saliva dappertutto
Siamo in una casa che cade a pezzi
Siamo su un balcone
a cavalcioni sulla ringhiera
Siamo in un treno posto corridoio
in un aereo accanto al finestrino
in una stanza con altri quattro
che dormono tutto il giorno
Siamo sui libri, al computer
non andiamo in vacanza da anni
Siamo in una camera d'albergo
in una città piena d'acqua
con le mani sotto le coperte
Siamo nudi ma non sentiamo nulla
ancora per strada, ancora a lavoro
nella metro per giorni
Siamo in una macchina messa male
in un'ambulanza a sirene spiegate
sdraiati sotto una luce forte
Siamo a casa, ma solo per poco
Siamo in una città nuova
in un quartiere nuovo
in un quartiere vecchio
siamo vivi e ci tagliamo
in una mansarda senza finestre
da soli a toccarci
Siamo tra gente sconosciuta
a una festa con la musica alta
c'è fumo dappertutto
siamo nel bagno di un locale
a tenerci la testa

Nous sommes dans une maison à la mer
parmi des gens qui mangent et qui hurlent
sur une balançoire, dans un parc
dans un village vacances
Nous sommes sur un scooter
dans une rue en pleine nuit
Nous sommes à nouveau nus
dans une chambre en location
dans un lit petit
contre un mur
il y a de la salive partout
Nous sommes dans une maison qui tombe en morceaux
Nous sommes sur un balcon
à cheval sur la rambarde
Nous sommes dans un train côté couloir
dans un avion côté fenêtre
dans une chambre avec quatre autres personnes
qui passent leur journée à dormir
Nous sommes sur les livres, à l'ordinateur
nous ne partons pas en vacances depuis des années
Nous sommes dans une chambre d'hôtel
dans une ville pleine d'eau
avec les mains sous les couvertures
Nous sommes nus mais nous ne sentons rien
toujours dans la rue, toujours au travail
dans le métro pendant des jours
Nous sommes dans une voiture mal en point
dans une ambulance avec les sirènes à fond
couchés sous une lumière crue
Nous sommes à la maison, mais seulement pour peu
Nous sommes dans une nouvelle ville
dans un nouveau quartier
dans un vieux quartier
nous sommes vivants et nous nous coupons
dans une mansarde sans fenêtres
tout seuls à nous toucher
Nous sommes parmi des gens inconnus
à une fête avec de la musique forte
il y a de la fumée de partout
nous sommes dans les toilettes d'un bar
à nous tenir la tête

e a cercare le chiavi
a letto per giorni
a casa per Natale
Siamo in una scuola con le grate
in un carcere con i murales
in un aeroporto sperduto
lungo un'autostrada
sotto un cavalcavia
Siamo tra campi che bruciano
e villette a schiera
in un abitacolo stretto
con la testa fuori dal finestrino
siamo in un'altra casa ancora
sdraiati sul pavimento
in piedi al centro della stanza
nella doccia per giorni
a toglierci il sale
il sangue, la saliva

et à chercher nos clefs
au lit pendant des jours
à la maison pour Noël
Nous sommes dans une école avec des grillages
dans une prison avec des peintures murales
dans un aéroport paumé
le long d'une autoroute
sous une passerelle
Nous sommes entre des champs en feu
et des maisonnettes
dans un habitacle exigu
la tête à la fenêtre
nous sommes dans une autre maison encore
couchés par terre
debout au centre de la pièce
dans la douche pendant des jours
pour nous enlever le sel
le sang, la salive

*

Tornare in superficie
come bocche di colpo spalancate
animali finalmente anfibi.
Dimostrare di avere imparato
il doppio respiro, a stare e restare
nello spazio indiviso dove le cose
accadono e basta. In questo gioco
chi si cerca e chi si nasconde
hanno la stessa faccia.
La paura costringe a forme di vita
innaturali, costringe a stare
nella durata di un altro.
Impossibile prendere aria.
Restituire la paura, lasciarla
sulla soglia di casa e dire
puoi tenerla o nasconderla in giardino
prima che il tempo e lo spazio propaghino
la sua forza. È novembre. Ho trentasei anni.
Mi porto dietro tutti i miei luoghi.
Faccio attenzione a non dimenticarne nessuno.

*

Remonter à la surface
comme des bouches soudain grandes ouvertes
amphibies enfin.
Prouver qu'on a appris
la double respiration, à être et à rester
dans l'espace indivis où les choses
se passent c'est tout. Dans ce jeu
ceux qui se cherchent et ceux qui se trouvent
ont le même visage.
La peur oblige à des formes de vie
innaturelles, oblige à rester
dans la durée d'un autre.
Impossible de prendre sa respiration.
Rendre la peur, la laisser
sur le seuil de la maison et dire
tu peux la garder ou la cacher dans le jardin
avant que le temps et l'espace propagent
sa force. On est en novembre. J'ai trente-six ans.
Je porte avec moi tous mes lieux.
Je fais attention à n'en oublier aucun.

Nervo vago

Secondo alcuni esperimenti scientifici, un neonato che osservi il volto inespessivo di sua madre avrebbe come reazione immediata quella di far ricadere la testa all'indietro e, in alcuni casi, di svenire. Con ogni probabilità, è una risposta istintiva per nascondersi dai nemici quando la madre sembra incapace di proteggerlo. Alcuni lo associano alla reazione di freezing che a volte gli animali, e gli esseri umani, hanno di fronte a una situazione di pericolo.

Faux Paris

Nel 1918 la città di Parigi provò a escogitare un sistema per difendersi dai bombardamenti tedeschi. La tecnica non è sorprendente se non per il numero di soggetti coinvolti e per gli aspetti scenografici. Lungo la riva della Senna, poco distante dalla vera Parigi, fu costruita una finta Gare de l'Est, con i treni le luci e tutto il resto. Di notte, la vera Parigi si nascondeva al buio, mentre accanto una falsa ferrovia prendeva vita e si accendeva in attesa delle bombe.

En sortir vivants

#1

Nerf vague

Selon certaines expériences scientifiques, un nouveau-né qui observerait le visage inexpressif de sa mère réagirait immédiatement en faisant retomber sa tête en arrière, et, dans certains cas, en s'évanouissant. Selon toute probabilité, c'est là une réponse instinctive pour se cacher de ses ennemis quand la mère semble incapable de le protéger. Certains chercheurs l'associent à la réaction de *freezing* que parfois les animaux, et les êtres humains, ont face à une situation de danger.

#2

Faux Paris

En 1918 Paris essaya d'échafauder un plan pour se défendre des bombardements allemands. La technique n'a rien de surprenant si ce n'est par le nombre des personnes impliquées et par les aspects scénographiques. Le long de la rive de la Seine, non loin de la vraie ville, on avait construit une fausse Gare de l'Est, avec les trains, les lumières, et tout le reste. La nuit, la vraie ville se cachait dans le noir, tandis qu'à côté une fausse activité ferroviaire prenait vie et s'illuminait en attendant les bombes.

#3

Buchi neri

Nel Museo Serralves di Porto, Portogallo, un turista italiano in visita a una mostra di arte contemporanea è caduto in un cerchio nero profondo due metri e mezzo riportando diverse contusioni. Il cerchio era una installazione di Anish Kapoor chiamata *Descent into Limbo*. La profondità del buco era occultata dall'uso del Vantablack, un colore nero che non riflette il 99,965 per cento della luce e rende piatta alla vista ogni superficie. L'uomo è stato poi ricoverato all'ospedale locale di Santo Antonio.

#15

Ti vedo bene

G., ex portuale, ottant'anni portati bene, ha perso la moglie da poco. Tutte le mattine si aggira per il parcheggio del porto di Napoli in cui ha lavorato per cinquant'anni, e ferma le persone con questa richiesta: «scusate, voi ci vedete bene? Me le sapete mettere due gocce negli occhi?»

#16

Braccialetto

In *The Relic*, John Donne immagina che una volta morti lui e la donna che ama saranno seppelliti in una tomba insieme ad altri e s'inventa un segno di riconoscimento, un braccialetto di capelli chiari intorno all'osso, così che, nel putiferio del giorno del giudizio, potranno non solo riconoscersi ma approfittare della resurrezione dei corpi *to make a little stay*.

Trous noirs

Au musée Serralves de Porto, Portugal, un touriste italien qui visitait une exposition d'art contemporain est tombé dans un trou noir de deux mètres et demi de profondeur. Il souffrait de plusieurs blessures. Le cercle était une installation d'Anish Kapoor intitulée *Descent into Limbo*. La profondeur du trou était occultée par l'usage du Vantablack, un noir qui absorbe 99,965 pour cent de la lumière et rend toute surface plate pour le regard. Le visiteur a été pris en charge par l'hôpital de Santo Antonio.

Je te vois bien

G., ancien docker, quatre-vingts ans bien portés, vient de perdre sa femme. Tous les matins, il sillonne le parking du port de Naples, où il a travaillé cinquante ans, et arrête les passants pour leur demander: «excusez-moi, vous y voyez bien, vous? Vous sauriez me mettre deux gouttes dans les yeux?»

Bracelet

Dans *The Relic*, John Donne imagine qu'une fois morts lui et la femme qu'il aime seront ensevelis dans une tombe avec d'autres personnes, et il invente à leur usage un signe de reconnaissance, un bracelet de cheveux clairs autour de l'os, pour que dans le capharnaüm du jour du jugement, ils puissent non seulement se reconnaître, mais profiter aussi de la résurrection des corps *to make a little stay*.

Rembrandt

Nel museo di Monaco, assediata da altre tele, il *Cristo risorto* di Rembrandt ritrae il volto di un uomo col petto e il torso privo di ferite. Guarito, risanato, mai davvero toccato. Lo sguardo di Cristo fissa bonario e indulgente lo spettatore che non può ricambiare, preso com'è a cercare nell'immagine, a scrutare la ferita che manca.

Rembrandt

Au musée de Munich, assiégé par d'autres tableaux, le *Christ ressuscité* de Rembrandt représente le visage d'un homme dont la poitrine et le torse ne portent aucune blessure. Guéri, rétabli, à jamais intact. Le Christ fixe avec bonté et indulgence le spectateur qui ne peut lui rendre son regard tant il est pris par la recherche dans l'image de la blessure qui manque.

Traduit de l'italien par Martin Rueff

La città fantasma

Yari Bernasconi

La strada maestra

Dopo tanto rumore, non si sente più nulla da questa strada che s'allunga e non finisce. Le file di edifici lasciano spazio a brevi vuoti o ad arterie accennate, poi tornano le case coi giardini dismessi, le altalene, i locali del commercio e dello svago trascorso. Le vertigini dell'industria, del potere, dei monumenti. Dietro, i cassonetti sono covi di gazze e di cornacchie che si spartiscono la spazzatura.

Posso chiedere e gridare: *dove sono tutti?* Ma la risposta è qui. Ci siete e non ci siete. Risalite gli anni a confondervi con poche immagini.

La ville fantôme

Yari Bernasconi

La grand'route

Après tant de fracas, plus un bruit ne parvient
de cette route qui s'allonge, interminable.
Les rangées d'immeubles laissent place à de brèves trouées
ou à des semblants d'artères, puis reviennent les maisons
avec leurs jardins à l'abandon, les balançoires,
les lieux du commerce et du loisir passé.
Les vertiges de l'industrie, du pouvoir,
des monuments. Derrière, les bennes servent de repaires
aux pies et aux corneilles qui se répartissent
les ordures.

Je peux demander et crier: *où sont-ils
tous ?* Mais la réponse est ici. Vous y êtes
oui et non. Vous remontez les années jusqu'à vous confondre
dans de rares images.

La bottega di un falegname

L'odore d'albero è svanito, uscito
dalla finestra coi suoni del tornio.
Riconosco la sega, il martello, la lima
sotto la polvere di segatura. Sembra che prima,
dalla strada, nessuno avesse mai sentito una voce,
una parola: solo la radio e le sue canzonette.

Sulla mensola buia, di fianco al quadro
senza colore, resta ancora da regalare
un ultimo fiore di legno.

La stazione

I binari sono invisibili sotto le piante
più fantasiose: arbusti nati tra i sassi,
fiori sbilenchi, germogli di pioppi e betulle.
Sulla banchina soltanto formiche.
Nella sala d'attesa, senza spago,
c'è una valigia aperta e mezza vuota:
una maglietta, mutande, un libro sporco
che in copertina vanta LEADERSHIP
e MANAGEMENT. Appena sopra,
il tabellone degli orari continua a segnalare
il ritardo dei treni che non arriveranno.

La boutique d'un menuisier

L'odeur d'arbre s'est dissipée, envolée
par la fenêtre avec les bruits du tour à bois.
Je reconnais la scie, le marteau, la lime
sous la poussière de sciure. À croire qu'avant,
de la rue, personne n'avait jamais entendu une voix,
un mot : rien que la radio et ses chansonnettes.

Sur l'étagère sombre, à côté du cadre
sans couleur, il reste encore à offrir
une dernière fleur de bois.

La gare

Les rails sont invisibles sous les plantes
plus fantasques : arbustes nés entre les cailloux,
fleurs tordues, bourgeons de peupliers et bouleaux.
Sur le quai rien que des fourmis.
Dans la salle d'attente, défaite de ses ficelles,
gît une valise en carton à moitié vide :
un maillot de corps, des slips, un livre souillé
vantant en couverture LEADERSHIP
et MANAGEMENT. Juste au-dessus,
le panneau des horaires continue d'indiquer
le retard des trains qui n'arriveront pas.

Il giardino botanico

Tra le serre svetrate dove fischiano i giorni
le piante più robuste si attorcigliano
alle strutture di metallo, salgono
verso il cielo lasciando a terra i vasi
sfondati. Ogni spazio custodisce una foglia,
una spina e un insetto.

L'edicola

La saracinesca ha ceduto. Le riviste e i giornali
non stanno più nelle scansie, occupano
il pavimento alla rinfusa. Appeso al muro
c'è uno specchio accecante, dove forse
l'edicolante pettinava i suoi baffi. Sul banco
sempre più giallo è il libro da colorare, secchi
i pennarelli. I fogli hanno iniziato a sbriciolarsi
sotto il peso della luce. Si cancellano i grassetti.
Cronache: **INVESTE UNA RAGAZZA E SCAPPA,**
LA CREDE MORTA E SI BUTTA SOTTO UN TRENO.
Spettacoli: **LA STORIA DEL VERO CAPITAN FINDUS:**
DALLA TV ALLA MISERIA. FOTO: GIARDINAGGIO.
HOT: LA CONIGLIETTA COLPISCE ANCORA.

Le jardin botanique

Entre les serres évitrées dans lesquelles sifflent les jours
les plantes les plus vivaces s'entortillent
autour des structures de métal, montent
vers le ciel en laissant au sol les pots
défoncés. Chaque recoin abrite une feuille,
une ronce et un insecte.

Le kiosque

Le rideau de fer a lâché. Les magazines et les journaux
ne sont plus dans leurs présentoirs, ils jonchent
le sol pêle-mêle. Cloué au mur
il y a un miroir aveuglant, dans lequel peut-être
le vendeur de journaux arrangeait ses moustaches. Sur le comptoir
de plus en plus jauni il y a le livre de coloriage, les feutres
secs. Les feuilles partent en miettes
sous le poids de la lumière. Les gros titres s'effacent.
Faits divers: IL RENVERSE UNE PIÉTONNE ET PREND LA FUITE,
LA CROYANT MORTE, IL SE JETTE SOUS UN TRAIN.
Spectacles: L'HISTOIRE DU VRAI CAPITAINE FINDUS:
DE LA TÉLÉ À LA MISÈRE. PHOTOS: JARDINAGE.
HOT: LA PIN-UP FAIT ENCORE DES SIENNES.

Il parco giochi

«È Grisù», gridavamo. E il drago sulla molla diventava motivo di corse, attese, litigi. Adesso che lo vedo scolorito, segnato dall'acido del tempo e della pioggia, di fianco alle catene degli anelli, mi avvicino e dico: «Certo ne abbiamo passate, eh, vecchio mio». Poi mostro con il dito l'orizzonte in rovina.

L'ufficio postale

Il pavimento logorato ci guida agli sportelli. Plastica e legno compensato si trasformano lentamente, come pronti per essere rimossi. Una sagoma accanto sorride nel vuoto con troppi denti. Nel locale sul retro, tra i sacchi e i carrelli, vagano ancora due buste mai partite e il mare di una vecchia cartolina.

«Qui tutto è bellissimo. Vi pensiamo. Torniamo presto».

Le terrain de jeux

« C'est Grisù », criions-nous. Et le dragon sur ressort devenait prétexte à nos courses, espoirs, disputes. Maintenant que je le vois terni, grignoté par l'acidité du temps et de la pluie, à côté des chaînes des anneaux, je m'approche et dis: « Pour sûr, on en a vu défiler, hein, mon vieux. » Puis je montre du doigt l'horizon en ruine.

Le bureau de poste

Le sol usé nous conduit aux guichets. Plastique et contreplaqué se transforment lentement, comme prêts à être enlevés. Une silhouette à côté sourit dans le vide avec trop de dents. Dans le local à l'arrière, entre les sacs et les chariots, traînent encore deux enveloppes jamais parties et la mer d'une vieille carte postale.

« Tout est magnifique ici. Nous pensons à vous. Nous rentrons bientôt. »

La chiesa

ATTENZIONE: PERICOLO DI CROLLO.
SEVERAMENTE VIETATO L'ACCESSO
AL PERSONALE NON AUTORIZZATO.

DECLINIAMO QUALSIASI RESPONSABILITÀ
PER DANNI (ANCHE GRAVI) A PERSONE O A COSE.

La piazza

Questa piazza è discreta, quasi piccola
tra le facciate senza vetri e alcune imposte
cadenti. Ma il calore della terra scuote
i ciottoli consunti, rende il luogo
più vivo. Non distante, da un'arcata
illuminata, mi chiama un uomo asciutto
e sorridente. Aspetto fiducioso
una parola, mezza frase, l'epifania però
scompare subito: «Io so», mi dice,
«cos'è l'odio e cos'è l'amore. Fui figlio
e poi padre. Segui la luce. Ricordati».

Quando riprendo a camminare,
cerco un carruggio, un vano fra le case,
il vicolo più stretto.

L'église

ATTENTION : RISQUE D'EFFONDREMENT.
ENTRÉE STRICTEMENT INTERDITE
AU PERSONNEL SANS AUTORISATION.

NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ
POUR LES DOMMAGES (MÊME GRAVES) AUX PERSONNES ET AUX CHOSES.

La place

Cette place est discrète, presque petite
au milieu des façades sans vitres et de quelques volets
menaçant de tomber. Mais la chaleur de la terre fait vibrer
les cailloux polis, rend le lieu
plus vivant. Non loin, depuis une arcade
éclairée, m'interpelle un homme émacié
et souriant. J'attends avec confiance
un mot, un bout de phrase, mais l'épiphanie
s'évanouit aussitôt : « Moi je sais », me dit-il,
« ce qu'est la haine et ce qu'est l'amour. J'ai été fils
puis père. Suis la lumière. Rappelle-toi. »

Quand je reprends ma marche,
je cherche un *carruggio*¹, un couloir entre les maisons,
le passage le plus étroit.

¹ « Carruggio » est le nom donné aux ruelles de Gênes et d'autres villes de Ligurie. (NdT)

Cena di classe

(25 anni dopo)

Yari Bernasconi

Siamo tutti? E la domanda sembra una sentenza.
Mi siedo, sposto la forchetta e subito
stringo il tovagliolo. Dietro i sorrisi
salgono strappi e cicatrici. Qualcuno chiama.
I volti che conosco sono a casa, in solaio,
dentro una scatola di fotografie opache.
Ordiniamo le pizze, l'acqua e la birra.
Riconsegniamo il menù plastificato.
In un istante di silenzio, come fossi lontano,
mi ascolto dire: è la resa dei conti.

*

Ronza una mosca. Manca il pepe. Una mano
sta liberando dalla mozzarella le olive nere.
Le madri e i padri che mi siedono accanto
parlano delle figlie, l'asilo nido, le nottate
con e senza dentini. Ora le voci sgorgano
più limpide, persino libere: volteggiano.
«Sai, non conta davvero chi eravamo,
se eravamo, o perché: è il nuovo che ci salva
e ci porta». Di fuori avanza il buio, le stelle
latitano, di tanto in tanto esplode qualcosa.

*

Repas de classe

(25 ans après)

Yari Bernasconi

Nous sommes tous là ? Et la question semble une sentence.
Je m'assois, déplace ma fourchette et tout de suite
empoigne ma serviette. Derrière les sourires
accrocs et cicatrices remontent. Quelqu'un appelle.
Les visages que je connais sont chez moi, au grenier,
dans un carton de photos opaques.
Nous commandons les pizzas, l'eau et la bière.
Nous rendons le menu plastifié.
Dans un silence, comme si j'étais loin,
je m'entends dire : c'est le règlement de comptes.

*

Une mouche bourdonne. Il manque le poivre. Une main
libère les olives noires de la mozzarella.
Les mères et les pères assis à côté de moi
parlent de leurs filles, la crèche, les nuits
avec et sans dents de lait. À présent les voix déferlent
plus éclatantes, plus libres même : elles voltigent.
« Tu sais, ce qui compte, c'est pas qui nous étions,
si nous étions, ou pourquoi : c'est la nouveauté qui nous sauve,
et nous porte. » Dehors, la nuit gagne du terrain, les étoiles
restent cachées, de temps à autre quelque chose explose.

*

Siamo tutti? Stavolta chi domanda
non scherza: non gli hanno detto che no,
non siamo tutti, né potremo più esserlo.
Così gli occhi diventano petrosi, guardano
indietro nella falda di detriti e ritrovano
pompieri, ballerine, veterinarie, attori,
maestre, cuochi, piloti, calciatrici.
Tra i sassi più pesanti s'intravedono
addirittura astrofisiche, maghi, esploratori,
acrobate, inventori. Siamo nessuno, allora?

*

Quando alzo il bicchiere insieme agli altri,
in segreto ti dedico il mio brindisi. Dove sei?
Volevi fare il fantasma, da grande, e infatti
sei scomparso tra i rovi di paure ingombranti,
minacce, grida, un'altra vita da difendere.
Se ci sei, non battere un colpo: basta sapere
che il buio non ti fa paura, non più di prima,
almeno, e che le ombre con cui viaggi,
quelle che ci assomigliano, sono ancora capaci
di farti correre e cantare.





Nous sommes tous là ? Cette fois la question
est sérieuse : ils ne lui ont pas dit que non,
nous ne sommes pas tous là, ni ne pourrons jamais l'être.
Les yeux se vitrifient, regardent
derrière dans le tas de décombres et retrouvent
pompiers, danseuses, vétérinaires, acteurs,
maîtresses, cuisiniers, pilotes, joueuses de foot.
Parmi les cailloux les plus gros, ils entendent
même des astrophysiciennes, magiciens, explorateurs,
acrobates, inventeurs. Alors, nous sommes personne ?

*

Quand je lève mon verre avec les autres,
secrètement, je te dédie mon toast. Où es-tu ?
Tu voulais être fantôme, quand tu serais grand, et en effet
tu as disparu dans des ronces de peurs envahissantes,
menaces, cris, une autre vie à défendre.
Si tu es là, ne frappe pas un coup : il me suffit de savoir
que le noir ne te fait pas peur, pas plus qu'avant,
en tout cas, et que les ombres avec qui tu voyages,
celles qui nous ressemblent, sont encore capables
de te faire courir et chanter.

Traduit de l'italien par Anita Rochedy

Trasparenza

Maria Borio

Settima scena

Stendevamo le mani contando
i bordi di pelle incrinati.
Questa è una scena visibile
dietro una parte di me che indietreggia,
si sorregge la luce insieme
la carta e il digitale, ti sorreggi
consegnato alla portafinestra
e mi apri uscendo sopra il gelo.

Questa è una seconda scena
che mi lascia creatura tra gli uomini,
tu uomo tra le creature che degradano –
il balcone, la condotta di rame, i grovigli delle nuvole,
una sagoma parlante.

Nella terza scena parliamo immobili
attraverso uno schermo nell'etere
particelle o nella sottospecie di materia,
gli atti che chiamano linguaggio
o il linguaggio vero, sinuoso, incosciente.

Posso dirti
il tempo reale, nel tempo reale puoi
dirmi, accecati dalla luce digitale,
la fortuna di saper aprire
una quarta scena
dove entrano i frammenti degli altri
e noi ricomponiamo barricandoci
a un orario e a una parola –
le notizie rosse e irreali
sono scese dietro l'orizzonte,
un attimo al mondo per diventare –

Transparence

Maria Borio

Septième scène

Nous tendions nos mains, comptant
les bords craquelés de la peau.
C'est une scène visible
derrière une partie de moi qui recule,
la lumière tient bon et de même
le papier et le numérique, tu tiens bon
tout entier contre la porte-fenêtre
et tu m'ouvres en sortant dans le gel.

C'est la deuxième scène
qui me laisse, créature parmi les hommes,
toi homme parmi les créatures qui s'estompent –
le balcon, la conduite en cuivre, l'enchevêtrement des nuages,
une silhouette parlante.

Dans la troisième scène nous parlons immobiles
à travers un écran dans l'éther,
particules ou, dans la sous-espèce de matière,
les actes qu'on nomme langage
ou le langage vrai, sinueux, inconscient.

Je peux te dire
le temps réel, dans le temps réel tu peux
me dire, aveuglés par la lumière numérique,
l'aubaine de savoir ouvrir
une quatrième scène
où entrent les fragments des autres
et nous les recomposons en nous barricadant
à un horaire et à un mot –
les nouvelles rouges et irréelles
sont descendues sous l'horizon
un instant au monde pour devenir –

quando nella quinta, sesta, settima scena saranno
il postino o l'uomo del pub
o tuo padre persino e mia madre
sempre più in sé sprofondati.

Così alla quinta scena ero tornata nel segreto
e l'avevi cancellato per un mondo
che entrava nella stanza allontanandosi.
Poi alla sesta scena eravamo in una semplice fila
alla stazione, con gli occhi e una banconota
piegati tra la mano e il tavolo –
un affidarsi, un rispettare.

Alla settima scena torno e respiro
nell'irrealtà prodotta dello schermo dei colori
del viso e della voce,
lontani e accesi, collisioni, temperature, frenetici
mentre il puro pensiero di me
non è più me
ma lo conservi, e i famelici ostacoli
di una lotta per il nostro posto
sono accidenti,
tempeste.

Un suono di gola, primitivo:
la trasmissione del niente è all'altrui niente –
la settima scena di noi è il settimo giorno,
la vita che vogliono rubare
bianca è nuda.

quand dans la cinquième, la sixième, la septième scène ce seront
le facteur ou le type du pub
ou même ton père et ma mère
de plus en plus renfermés sur eux-mêmes.

À la cinquième scène, voilà que j'étais revenue dans le secret
et tu l'avais effacé pour un monde
qui entrait dans la pièce en s'éloignant.

Puis à la sixième scène nous faisons très simplement la queue
à la gare, les yeux et un billet
pliés entre nos mains et la table –
confiance et respect.

À la septième scène, je reviens et respire
dans l'irréalité de l'écran des couleurs
du visage et de la voix,
lointains et allumés, collisions, températures, frénétiques
alors que la pure pensée de moi
n'est plus moi
mais tu la conserves, et les obstacles voraces
d'une lutte pour notre place
sont des accidents,
des tempêtes.

Un bruit de gosier, primitif:
la transmission du néant vers le néant d'autrui –
la septième scène de nous est le septième jour,
la vie qu'ils veulent voler
blanche est nue.

Aquatic Center

Stesa sul letto a volte vedi forme,
curve che entrano e spirali che evadono.
Gli organi trasparenti in alto si aprono
e diventano una linea morbida che insegue se stessa,
pulisce il respiro dai colori scuri – il colore del sangue,
o quello denso della carne dove nascono le api.

Nulla si rigenera, ma è prolungato, infinito
nella linea che pulisce gli oggetti e fa cose
per pensare, per abitare: un grande uovo, ad esempio,
si spacca senza perdere liquido e bianchissimo invade
gli angoli del soffitto, apre un arco, una porta
tra i continenti.

Tra il cielo e l'acqua questo edificio
splende in una luce illimitata:
puoi aprirlo, aprirti
a una lingua di toni aspri,
tornare nel suono rotondo di un'altra
riprendendo quei toni come finestre sul mare
o il ponte sospeso per il parco
dove le persone stese sull'erba sono api
e il calore al sole sembra impedire la morte
anche se tra anni, milioni, un giorno
esplodendo.

Segui poi altre linee, quelle della specie,
forse come sapere che nascere
non sarà più violenza, ma fenomeno di sguardo,
e dal letto lasci il sesso arrampicarsi
attorno ai contorni di questo edificio
nel suo bianco sotto raggi tempesta,
la stella nell'attimo prima
di esplodere.

La vita è ovunque, in una linea curva
ognuno abita come pensare.
Le api ora lasciamo la mia bocca perché le penso.

Aquatic Center

Allongée sur le lit parfois tu vois des formes,
des courbes qui entrent et des spirales qui s'échappent.
Les organes transparents en haut s'ouvrent
et deviennent une ligne souple qui court après elle-même,
purifie la respiration de ses couleurs sombres – la couleur du sang,
ou celle, dense, de la viande où naissent les abeilles.

Rien ne se régénère mais tout est prolongé, infini
dans la ligne qui purifie les objets et fait des choses
pour penser, pour habiter : un grand œuf, par exemple,
se fend sans perdre de liquide et, tout blanc, envahit
les angles du plafond, ouvre un arc, une porte
entre les continents.

Entre le ciel et l'eau ce bâtiment
brille dans une lumière illimitée :
tu peux l'ouvrir, t'ouvrir
à une langue aux tons âpres,
revenir au son rond d'une autre
en reprenant ces tons comme des fenêtres sur la mer
ou le pont suspendu dans le parc
où les gens allongés dans l'herbe sont des abeilles
et la chaleur au soleil semble empêcher la mort
même si dans des années, des millions, un jour
en explosant.

Puis tu suis d'autres lignes, celles de l'espèce,
peut-être comme de savoir que naître
ne sera plus une violence mais un phénomène de regard,
et de ton lit tu laisses le sexe grimper
autour des limites de ce bâtiment
dans sa blancheur sous les rayons une tempête,
l'étoile juste avant
d'exploser.

La vie est partout, dans une ligne courbe
chacun habite comme penser.
Les abeilles laissent là ma bouche parce que je pense à elles.

1980

La provincia si è riempita di case nuove.
C'è una felicità. Non eravate ancora nati.
Le case salde di coppie eternabili.

Pensavamo che si espandesse per gru altissime
e alberi trapiantati l'anello di catrame
che terminava nel campo e il campo sereno

come di fronte a uno spettacolo. Dici
non eravate ancora nati, ma esisteva una forma
su cantieri e famiglie: le radici che forzavano,

il catrame, le gru montate, i figli nati,
uno per uno un'automobile, la felicità
come pelle nutrita di un rettile.

Una primavera calda vi taglia adesso
fra le buste della spesa e i bulbi nel cellofan:

ci taglia dove dico guardate il campo con le rovine
delle immagini, il tubo catodico spezzato.

Nel suono fermo della televisione
le case indietro si sbriciolano nel video:

le tiriamo fuori, allacciamo il tetto con il grano.
Senza noi invecchiate come non fossimo nati –

miniatura finita, acqua ragia, ologrammi
dentro tutto il paesaggio.

1980

La région s'est remplie de nouvelles maisons.
Il y a du bonheur. Vous n'étiez pas encore nés.
Les maisons solides de couples éternisables.

Nous pensions qu'elle se dilatait en des grues vertigineuses
et des arbres transplantés, la ceinture de goudron
qui s'achevait dans le champ, et de même ce champ, paisible

comme face à un spectacle. Tu dis
vous n'étiez pas encore nés mais il existait une silhouette
sur les chantiers et les familles : les racines qui poussaient de toutes leurs forces,

le goudron, les grues montées, les enfants nés,
l'un après l'autre une automobile, le bonheur
comme peau nourrie d'un reptile.

Un printemps chaud vous coupe maintenant
parmi les sacs de courses et les bulbes sous cellophane :

il nous coupe là où je dis regardez le champ et les ruines
des images, le tube cathodique cassé.

Dans le bruit fixe de la télévision
les maisons à l'arrière s'effritent dans la vidéo :

nous les extrayons, raccordons le toit avec du blé.
Sans nous vous vieillissez comme si nous n'étions pas nés –

enluminure terminée, térébenthine, hologrammes
dans tout le paysage.

Prospettiva

La linea dell'orizzonte sembrava il confine del mondo
fermato tra il tuo polo e il mare. Il mare si curva perché

la terra è un globo, le mani sospese tra naso e orizzonte
danno pugni, spingono contro l'orizzonte immagini di incoerenza.

Adesso in un viaggio di due ore tagli a metà il paese
passando a fil di lama la nebbia al nord e l'azzurro al centro

quattrocentesco, l'affresco di Piero della Francesca
che vorrei trasparente, sopra al mondo la sua prospettiva.

Ma oggi nel vulcano sgranate le persone rincorrono un punto
di fuga interiore, dalla cornea alla pupilla, e le scie rosse sottili

schizzano elettriche; ma un bisogno di verità deve pur correre
come la lama aguzza del treno ci toglie soli da noi stessi

(io, noi?) e mentre corre ti vedo in una casa vuota ancora
con i pugni paralleli spingendo immagini che fanno sciame

di insetti e polveri. Dietro il vetro della finestra l'alba ha tagliato
il cortile: le ombre dei vestiti asciutti corrono sui muri, i confini

invecchiando invertono la prospettiva l'uno nell'altro come i poli
antipodi e uniti del pianeta strappano l'orizzonte l'uno all'altro.

Nel vetro tagliente dell'alba la lama del treno è una prospettiva aerea.
Esseri fragili hanno occhi che si toccano.

Perspective

La ligne d'horizon semblait le bout du monde
arrêté entre ton pôle et la mer. La mer se courbe car

la terre est un globe, les mains suspendues entre le nez et l'horizon
donnent des coups de poing, poussent contre l'horizon des images d'incohérence.

Maintenant dans un voyage de deux heures tu coupes à la moitié le pays
en passant au tranchant de la lame le brouillard au nord et l'azur au centre

Renaissance, la fresque de Piero della Francesca
que je voudrais transparente, et sa perspective au-dessus du monde.

Mais aujourd'hui dans le volcan les gens, flous, courent après un point
de fuite intérieur, de la cornée à la pupille, et les traînées rouges fines

giclent, électriques; mais un besoin de vérité doit bien pouvoir filer
comme la lame aiguisée du train nous ôte à nous-mêmes, seuls,

(moi, nous?) et tandis qu'il file je te vois dans une maison vide encore
et, poings parallèles, je vais poussant des images qui produisent des nuées

d'insectes et de poussières. Derrière la fenêtre, l'aube a coupé
la cour: les ombres des vêtements secs courent sur les murs, les frontières

en vieillissant renversent la perspective l'une dans l'autre comme les pôles
antipodes et unis de la planète s'arrachent l'horizon l'un l'autre.

Dans le verre coupant de l'aube la lame du train est une perspective aérienne.
Des êtres fragiles ont des yeux qui se touchent.

Isola

Nella notte il vetro dei grattacieli di Isola
sembra una faglia sull'orizzonte,
il semicerchio della struttura che dice
il potere di rendere solida l'acqua
e liquefarsi al momento
che hai finito di circoscrivere.

Qui le ore per buio distinguono
il silenzio netto, il rullio dei treni,
le gocce nell'aria, le fibre –
ma l'alba ci ha fermato in un suono contorto:

le curve del tempo vuoto
la fuga nel sottopassaggio
l'elettricità aperta tra gli ascensori e il cibo scongelato
gli artefici di questa pulizia di vetro
o una prova molto umana per fermare un azzurro
fragilissimo.

Seduti al limite della fontana
ecco il sorpasso: il freddo
incorruttibile del buio
si restringe e una folla normale
scala i tratti del volto. Al bar mi dici
che è metafora del mondo
oggi trattenendo il cibo nella bocca
il grande vetro di questi edifici
e il cibo profondo negli organi:

*Isola*¹

Dans la nuit le verre des gratte-ciel d'Isola
semble une faille sur l'horizon,
le demi-cercle de la structure qui dit
le pouvoir de rendre l'eau solide
et de se liquéfier au moment
que tu as fini de circonscrire.

Ici les heures dans l'obscurité distinguent
le silence net, le roulis des trains,
les gouttes dans l'air, les fibres –
mais l'aube nous a saisis en un bruit sournois :

les courbes du temps vide
la fuite dans le passage souterrain
l'électricité ouverte entre les ascenseurs et la nourriture décongelée
les architectes de cette propreté de verre
ou une tentative très humaine pour saisir un azur
très fragile.

Assis au bord de la fontaine
voici l'heure du surgissement : le froid
incorruptible de la nuit
se rétracte et une foule normale
escalade les traits des visages. Au bar tu me dis
que c'est une métaphore du monde
aujourd'hui en gardant la nourriture dans ta bouche
que le grand vitrage de ces bâtiments
et la nourriture profonde dans nos organes :

¹ « Isola » est un quartier du nord de Milan (NdT).

meccanica e carne invisibili lavorano
e la loro imperfezione avvolge al puro e all'impuro
entrando uscendo dal grande vetro
come l'arte afona e oscura di Duchamp
taglia a sezioni.

Nel caso premi la mano, può frangersi

o resistere come l'etere resiste,

e lì coscienti o da noi separati

puro e impuro,

il grande schermo di Isola

o un continente.

mécanique et chair invisibles travaillent
et leur imperfection mêle le pur et l'impur
en entrant en sortant de ce grand vitrage
comme l'art aphone et obscur de Duchamp
coupe en sections.

Si tu appuies ta main, elle peut se briser

ou résister comme résiste l'éther,

et là, conscients ou séparés de nous

pur et impur,

le grand écran d'Isola

ou un continent.

Nell'ombra salgono i segni di ognuno. Si possono sfogliare.
Se cerchiamo nell'aria trasparente, ecco un primo foglio

inizia a luccicare: è un'ala che batte fino ai nodi delle mani.
Stringete i pugni, apriteli: ecco un secondo foglio, la tela

elettrica che pulsa quando premendo le mani sulle palpebre
capita di rivedersi nei neuroni, in uno specchio concavo.

Fuori la natura sembra una lotta, dice quello che si conosce
o non si conosce. Premete sulle ossa: l'ombra si scioglie,

lo spazio concavo diventa convesso, la lotta gela.
Ritrovate la spinta concava che si inarca: è il terzo foglio

– ognuno può esistere in equilibrio tra la ghiandola pineale
e la luce della mattina. Alzatevi come un sismografo

sopra chi eravate, chi sarete – i petali gialli si perdono
i semi cadono. Dietro c'è un quarto foglio, lo spazio dove

cade la luce che ha attraversato i girasoli che muoiono
che hanno attraversato il cranio e le vene che hanno

attraversato le carezze che hanno spinto un uomo
a stare in piedi concavo – il tempo

convesso dietro ognuno cade.

Dans l'ombre s'élèvent les signes de chacun. Qui peuvent se feuilleter.
Si nous cherchons dans l'air transparent, voici qu'une première feuille

se met à scintiller: c'est une aile qui bat jusqu'aux nœuds des mains.
Serrez les poings, ouvrez-les: voici une deuxième feuille, la toile

électrique qui palpite quand, pressant les mains sur les paupières
il arrive qu'on se retrouve dans les neurones, dans un miroir concave.

Dehors la nature semble une lutte, elle dit ce que l'on connaît
ou que l'on ne connaît pas. Pressez vos os: l'ombre se dissout,

l'espace concave devient convexe, la lutte gèle.
Retrouvez l'impulsion concave qui se cambre: c'est la troisième feuille

– chacun peut exister en équilibre entre la glande pinéale
et la lumière du matin. Levez-vous comme un sismographe

au-dessus de celui que vous étiez, de celui que vous serez –
[les pétales jaunes se perdent
les graines tombent. Derrière il y a une quatrième feuille, l'espace où

tombe la lumière qui a traversé les tournesols qui meurent
qui ont traversé le crâne et les veines qui ont

traversé les caresses qui ont poussé un homme
à rester debout concave – le temps

convexe derrière chacun tombe.

Traduit de l'italien par Florence Courriol

L'assedio della gioia

Francesco Brancati

L'assedio non inizia prima della tregua,
non trattiene i resti della festa,
la solitudine sorpresa intorno
ai corpi, gialla, sopra le lenzuola.

Il risveglio nella stanza dei malati
sembrava una luce differente,
emozionata dalle flebo,
le buste per l'urina.

L'assedio non finisce dopo la sconfitta,
i morti dentro i sacchi, gli abbracci
nel cortile.

Spaventa solo a tratti,
un grido nel respiro
appena un po' più acuto
del suo viso intravisto
e poi riperso lungo il sogno.

L'assaut de la joie

Francesco Brancati

L'assaut ne commence pas avant la trêve,
ne conserve pas les restes de la fête,
la solitude surprise autour
des corps, jaune, sur les draps.

Le réveil dans la chambre des malades
avait une lumière différente,
troublée par les perfs,
les poches urinaires.

L'assaut ne s'arrête pas après la défaite,
les morts dans leurs sacs, les étreintes
dans la cour.

On s'effraie par moments,
un cri mêlé au souffle
à peine plus aigu
que son visage entrevu
puis reperdu au fil du rêve.

En italien, le terme « assedio » s'emploie surtout dans un contexte militaire ou politique. Il peut aussi servir à désigner une atteinte physique ou morale exercée contre un individu ou un groupe dans le but d'affaiblir ou d'isoler. Or, le mot français « siège », qui pourrait apparaître comme un équivalent, possède un champ sémantique plus large (fauteuil, siège pontifical, arrière-train...) et une dimension offensive moins immédiate. Pour toutes ces raisons et pour sa plus grande similarité phonétique, le mot « assaut » nous a semblé plus adéquat (NdT).

Piazza dell'Anfiteatro

Dopo l'umido è il silenzio.
L'ombra solida delle case
sembra voglia raggiungerci
per sfiorare la linea merlettata
delle tue dorate cavigliere.

La zona del perimetro rimasta al sole
si espande, adesso oltrepassa le tende
del bar, comprende i profili di chi
in questo momento attraversa la piazza.
Ovunque i turisti giapponesi fotografano
ogni cosa, i portici, le facciate, i camerieri,
la prospettiva da via Fillungo.
Hanno compreso l'essenziale.
Sono in procinto di un assedio
atteso da decenni, catalogano le tracce
prima che diventino resti, detergono
il sudore dalla testa appena prima
di sedere sulle pietre per assistere
al germogliare delle decapitazioni.

Tutto è bagnato da una luce che è realtà
e che insieme non può esistere davvero.
Il caldo, l'acqua che evapora, i discorsi
sull'ultimo libro di Houellebecq come
strategia per arrivare a parlare della fine
delle relazioni, non esistono in rapporto
a questo piano dell'esperienza
e neppure in nessun altro.

Un altro calore è quello dei corpi
dei maiali che a causa dell'influenza
suina sono sepolti vivi nelle fosse
comuni in qualche zona della Cina.

Place de l'Amphithéâtre

Après l'averse vient le silence.
L'ombre solide des immeubles
semble vouloir nous rejoindre
pour frôler la ligne en dentelle
des chaînettes d'or à ta cheville.

La zone du périmètre restée au soleil
s'étire, elle dépasse déjà les toiles
du bar et saisit les silhouettes de qui
traverse à cet instant la place.
Partout les touristes japonais photographient
chaque chose, les arcades, les façades, les serveurs,
la perspective de la via Fillungo.
Ils ont saisi l'essentiel.
Prêts à mener un assaut qu'ils attendent
depuis des décennies, ils inventorient les traces
avant que tout soit en ruine, ils essuient
la sueur de leur front juste avant
de s'asseoir sur les pierres pour assister
aux premières décapitations.

Tout est baigné d'une lumière qui est réalité
et qui en même temps ne peut exister vraiment.
La chaleur, l'eau qui s'évapore, les discussions
sur le dernier Houellebecq comme
stratégie pour arriver à parler de la fin
des relations, tout ça n'existe pas
sur ce plan de l'expérience,
ni sur aucun autre.

Une autre chaleur, celle des corps
des cochons, à cause de la grippe
porcine ils sont enterrés vivants
dans des fosses quelque part en Chine.

Questo fatto è invece accaduto,
lo stiamo vedendo in un video
e dobbiamo abbassare il volume
perché quando il camion rovescia
il terzo carico di bestie nella terra
il rumore dei grugniti è troppo forte
e potrebbe disturbare i vicini
seduti al tavolo accanto.

Prepariamoci, allora,
paghiamo il conto, usciamo.

Ça s'est bel et bien produit,
on le voit dans une vidéo
et on baisse le volume,
car quand le camion déverse dans la terre
le troisième chargement de bêtes
les grouinements sont trop forts
et pourraient déranger les voisins
de la table d'à côté.

Alors on se prépare,
on paie l'addition, on s'en va.

Il terzo motivo

Ripiegare verso il terzo motivo. Il primo motivo è la sera, il quadrante illuminato tra le insegne mentre sono i capannoni, il suono modulato sulle sequenze del basso. Il terzo motivo è la pelle. Il primo motivo sono i futuri, tutti i fuochi della siepe. Il secondo motivo sono le case, la pietra, le carte altre nella tasca del giaccone. Il terzo motivo sono le ossa, che cosa aveva detto lo straniero sfiorato sotto il passaggio della Gare Cornavin, la rabbia insecchita per le parole che il freddo gli ha smarrito. Il primo motivo è l'albero dei vicini, il carrello della Coop. Il secondo motivo sono i figli, le piccole feritoie della passione, la prospettiva aerea di una città che non è quella in cui è nato ma è il luogo dove ha scoperto le frasi delle molecole, riconoscendo nelle strade il passato di E., i quark individuali nelle insegne dei negozi. Il terzo motivo sono le rotaie, Itaca frantumata. Il primo motivo sono la madre e il padre, il sonno, l'idea ingenua di occupare uno spazio, uno spostamento cadenzato all'interno di porzioni di tempo, frammenti sequenziabili di sé. Il secondo motivo sono le scappatoie, i vermi, le prospettive etiche della poesia, il bastinado. Il terzo motivo è la sete. Il secondo motivo è l'idea che lo sfiora, il brulicare ossuto e quotidiano, lo sbalzo fuori dall'auto a un incrocio di una strada di provincia. Il primo motivo è una ferita. Non ha scelto il momento migliore per andarsene via, ha semplicemente sentito di essere arrivata al limite. Il terzo motivo sono le nuvole, la terra fradicia e infetta, gialla, cadaverina come gli odori, ogni ammassamento. Il primo motivo è il CIM. Il secondo motivo è il PVC. Il terzo motivo è il DIY. Il secondo motivo è il pissing, l'odore degli ospedali, la scuola e l'istruzione. Il terzo motivo è un senhal, terso e striato, che protegge la morte, le misure di avvicinamento a. Il primo motivo è una convinzione, politica, sociale, umanitaria, sentimentale,

Le troisième motif

Battre en retraite vers le troisième motif. Le premier motif c'est le soir, le cadran lumineux entre les enseignes, puis les hangars, le son modulé sur des lignes de basse. Le troisième motif c'est la peau. Le premier motif ce sont les futurs, tous les feux de la haie. Le deuxième motif ce sont les maisons, la pierre, les bouts de papier dans la poche de la veste. Le troisième motif ce sont les os, qu'avait donc dit l'étranger qui l'a effleuré dans le passage de la gare Cornavin, sa rage sourde à cause des mots que le froid lui a fait perdre. Le premier motif c'est l'arbre des voisins, le chariot de la Coop. Le deuxième motif ce sont nos enfants, les petites meurtrières de la passion, la vue aérienne d'une ville qui n'est pas celle qui l'a vu naître mais le lieu où il a découvert les phrases des molécules, discernant dans des rues le passé d'E., les quarks isolés sur les enseignes des magasins. Le troisième motif ce sont les rails, Ithaque en ruines. Le premier motif ce sont la mère et le père, le sommeil, l'idée naïve d'occuper un espace, un déplacement cadencé à l'intérieur de portions de temps, fragments séquençables du soi. Le deuxième motif ce sont les échappatoires, les larves, les perspectives éthiques de la poésie, le bastinado. Le troisième motif c'est la soif. Le deuxième motif c'est l'idée qui l'effleure, le grouillement osseux et quotidien, bondir hors de la voiture à un croisement sur une route provinciale. Le premier motif c'est une blessure. Elle n'a pas choisi le meilleur moment pour partir, elle a juste senti qu'elle avait atteint sa limite. Le troisième motif ce sont les nuages, la terre trempée et polluée, jaune, cadavérique comme les odeurs, chaque entassement. Le premier motif c'est le CIM. Le deuxième motif c'est le PVC. Le troisième motif c'est le DIY. Le deuxième motif c'est le pissing, l'odeur des hôpitaux, l'école et l'instruction. Le troisième motif c'est un senhal limpide et marqué de stries, qui défend la mort, les mesures de rapprochement. Le premier motif c'est une conviction, politique, sociale, humanitaire, sentimentale, existentielle.

esistenziale. Oppure l'attitudine. Il secondo motivo sono i cani, una discussione sull'ultimo film di Lanthimos durante una cena a casa di amici, la coscienza ecologica, i vinili e la new wave. Il terzo motivo è la merda, le nuvole sopra i covoni e il cielo sotto la Calabria assassinata, la demenza ottusa della carne gelida, civetta, settica sul ramo secco del tempo. Un ritornello facile in testa se la preghiera non muta e sempre resta forma squassata della possibilità di dire.

Ou une attitude. Le deuxième motif ce sont les chiens, une discussion sur le dernier film de Lanthimos un soir chez des amis, la conscience écologique, les vinyles et la new wave. Le troisième motif c'est la merde, les nuages au-dessus des gerbes de blé et le ciel sous la Calabre assassinée, la démente bornée de la chair froide, la chouette hostile perchée sur la branche sèche du temps. Un refrain facile dans la tête, si la prière ne change pas et reste toujours une forme ébranlée de la possibilité du dire.

A volte sono le gambe, l'incubo
è pensarle che non reggano,
lo schianto improvviso e preciso
come il movimento del ferro
irresistibile nella gola.

Eppure fa il suo meglio per sorprendere
l'illusione della vista, dire le braccia
prima che rovinino lungo i corridoi
con la pece dentro gli occhi.

Allora sono soltanto un'iride di pena,
acqua verde, mi guidano le piastrelle
del pavimento, dicono gli spazi fino
alla finestra, il respiro enorme della pineta
davanti alla camera da letto, la casa
esplosa di macerie sul finire della frase,
il gesto del bicchiere sul vassoio
poco prima della cena.

Avere un tetto, costruire un riparo,
proteggere le ossa, ripetere lo vedi
adesso le mani hanno smesso di tremare

inventare gli sguardi senza le parole.

Parfois ce sont les jambes, le cauchemar
c'est de se dire qu'elles ne tiennent plus,
le fracas net et brutal
comme le mouvement du fer
irrésistible dans la gorge.

Et pourtant il essaie de surprendre
l'illusion de la vue, dire les bras
devant, ou tout ruiner le long des couloirs,
les yeux remplis de poix.

Alors je ne suis qu'un iris de peine,
vert d'eau, les carreaux du plancher
me guident et dictent les espaces vers
la fenêtre, le souffle immense de la pinède
devant ma chambre à coucher, la maison
explosant de débris vers la fin de la phrase,
le geste du verre sur le plateau
juste avant le dîner.

Avoir un toit, construire un refuge,
défendre ses os, répéter tu vois
maintenant mes mains ne tremblent plus

inventer des regards sans paroles.

Gioia dell'asfalto

I. Un incessante sforzo di ricordare, di trattenere. Equivale a rispondere a un assedio. L'assedio della gioia. Il decollo garantisce la portanza dell'ala, il sostentamento del volo, in questo modo l'aereo da Pisa a Francoforte si alza in volo. Chi vede la città, i tetti ocra, i muri gialli e bianchi, l'Arno. Una malattia che si espande fin dove il verde la contiene. Come sei bella malattia, non sprofondare mai.

II. Viaggia in autobus sulle larghe e confortevoli autostrade tedesche. L'autobus sorpassa un tir che sembra muoversi a una velocità indefinibile, nello spazio che separa le corsie l'aria è la velocità. Osserva l'autista dell'autobus, i suoi pensieri sono disposti intorno alla testa e creano una sorta di vapore, la nebbia si espande e pervade in blocchi compatti il volume dell'abitacolo. Cosa avrà sognato questa notte l'autista? Nel sogno senza epoche del suo sonno rivede qualsiasi foresta, gli oceani, i deserti, gli occhi composti delle mosche in ogni secolo e in ogni cattedrale. Esistono ipotesi ragionevoli per sostenere che questa notte l'autista avrà sognato il passeggero dell'autobus. Il sonno innocente dell'autista, poiché un imbarazzo della specie tramandato da almeno due o tre generazioni ha reso innocente ogni suo sonno, ha sognato l'inesistente fotografia del passeggero dell'autobus quando da bambino indossava un'esistita camicia azzurra con un cowboy cucito sul taschino destro, mentre rivolgeva un inesistito sorriso, di sbieco verso l'obiettivo.

III. Per qualche giorno vive a Dormitz, un paesino di non più di duemila abitanti a venti chilometri da Norimberga. È ospite di Yann e Stephanie, una coppia di trentenni che da poco ha deciso di andare a convivere. A sera cammina nell'aria fredda del paese fino a raggiungere il campo di calcio poco distante dall'autostrada. Yann allena la sezione femminile

Joie de l'asphalte

I. L'effort incessant de se souvenir, de conserver. Comme répondre à un assaut. L'assaut de la joie. Le décollage assure la portance de l'aile, la sustentation du vol, ainsi l'avion de Pise à Francfort s'élève dans les airs. Voir la ville, ses toitures ocres, ses murs jaunes et blancs, et l'Arno. Une maladie qui se propage jusqu'où le vert parvient à la contenir. Que tu es belle, maladie, ne te laisse jamais guérir.

II. Il voyage en car sur les autoroutes allemandes larges et confortables. Le car dépasse un fourgon qui semble avancer à une vitesse indéterminable, dans cet espace entre les voies où l'air est vitesse. Il observe le chauffeur, ses pensées sont disposées autour de sa tête, une sorte de vapeur, cette buée se répand en blocs compacts et envahit tout l'habitacle. De quoi le chauffeur a-t-il rêvé cette nuit ? Dans le rêve sans époque de son sommeil, il revoit les forêts, les océans, les déserts, l'œil à facettes des mouches pour chaque siècle et chaque cathédrale. Il y a de bonnes raisons de croire que cette nuit le chauffeur a rêvé du passager. Dans son sommeil innocent – puisqu'un embarras de l'espèce qui se transmet depuis deux ou trois générations rend chacune de ses nuits innocente –, le chauffeur a rêvé de la photographie irréaliste du passager, une image sur laquelle, enfant, il porte une chemise bleue bien réelle avec un cow-boy cousu sur la poche droite, tandis qu'il affiche un sourire irréel, le regard en biais vers l'objectif.

III. Pour quelques jours, il loge à Dormitz, un petit village de presque deux mille habitants à vingt kilomètres de Nuremberg. Il est accueilli par Yann et Stéphanie, un couple de trentenaires qui vient d'emménager. Le soir, il marche dans l'air glacé du village jusqu'au terrain de foot non loin de l'autoroute. Yann entraîne la section féminine de l'équipe locale

della squadra locale e Stephanie gioca come centrocampista avanzato. La coppia è sempre molto generosa e cordiale con l'ospite, in sua presenza entrambi si sforzano di parlare in inglese o in italiano. All'ospite il loro mondo appare fatto di piccole cose, concrete e minuscole, tangibili. Desideri, speranze, progetti e timori che si possono afferrare, elencare, intorno ai quali si può addirittura parlare.

IV. La materia, la memoria, la scrittura, la paura.





et Stéphanie occupe le poste de milieu offensif. Le couple est aimable et généreux avec l'invité. En sa présence, ils s'efforcent de parler anglais ou italien. Aux yeux de l'invité, leur monde semble fait de petites choses, concrètes et minuscules, tangibles. Des désirs, des espoirs, des projets et des craintes qu'on peut saisir et énumérer, dont on peut même parler.

IV. La matière, la mémoire, l'écriture, la peur.

L'assedio è una forma individuale
di conforto, quando l'infermiere
chiede di lasciare per un momento
la sala e sono solo i corridoi,
l'espedito carsico della sua finzione.

Non lo abbandona se si inginocchia
per accarezzarle il ventre o fare
sesso orale, vedere replicata
la stessa ferita sullo schermo
gli consente di accogliere
la perdita oltre il dolore,
pensa è come suturare la pelle
con la linfa grezza delle piante.

Domani sulla carta potrà illudersi
di fissarne i contorni, decidere
se parlarne a lei, se risponderà,
ricondere la fessura a un'idea
grammaticale di esistenza,
puntare senza astuzia ai sillogismi
alla deduzione degli affetti,
tutto l'ordine che confermandoli
neutralizza gli stratagemmi
vergognosi del sé, gli altri,
entrambi ricondotti dalla foto
e potere finalmente diventare

una piccola paura
nella nebulosa di terrore del mondo.

L'assaut est une forme singulière
de réconfort, quand l'infirmier
demande de quitter la chambre
un instant et que seuls restent les couloirs,
l'issue karstique de sa fiction.

Ce n'est pas l'abandonner que d'être à genoux
pour caresser son ventre ou embrasser
son sexe, voir la même blessure
répliquée sur l'écran
lui permet d'accueillir
le deuil au-delà de la douleur,
se dire que c'est comme suturer la peau
avec la sève brute des plantes.

Demain, sur le papier, il pourra se leurrer
d'en fixer les contours, décider
de lui en parler et si elle répond,
reconduire cette faille à une idée
grammaticale de l'existence,
viser sans détour les syllogismes
et raisonner les affects,
tout l'ordre qui en les confirmant
neutralise les stratagèmes
honteux du soi, les autres,
tous deux reconduits par la photo
et pouvoir devenir enfin

une petite peur
dans la nébuleuse de terreur du monde.

Traduit de l'italien par Lucie Tardin

Diorama

Laura Di Corcia

Quando iniziò la scrittura era tutto parallelo. Indistinto si muoveva tutto piallato.
Il sasso era il sasso, il vento vento.
Non c'era niente di predeterminato.

Poi è arrivata la storia a prendere ai fianchi l'epoca bianca
la piramide
e tutte le bocche a penzolare dal vertice.

Tu non era più io,
noi era il pronome più vigliacco.

Ora è solo la lingua
a dire che il re è nudo
che siamo tutti nudi
tutti.

Diorama

Laura Di Corcia

Quand l'écriture commença tout était parallèle. Tout bougeait, indistinct, aplani.
La pierre était pierre, le vent vent.
Il n'y avait rien de prédéterminé.

Puis l'histoire est venue prendre l'âge blanc par les flancs
la pyramide
avec toutes les bouches suspendues à son sommet.

Tu n'était plus je,
Nous était le pronom le plus couard.

Maintenant il n'y a que la langue
pour dire que le roi est tout nu
que nous aussi nous sommes nus
tous.

Keiko Ogura

*Che cos'è la nostra innocenza, che cosa la nostra colpa?
Tutti sono nudi, nessuno è salvo.
Marianne Moore*

I

A otto anni il mondo è tutto in uno specchio
io lo guardo
lui mi guarda
fuori il mondo è l'oro del sole.

Lui è uno, io sono una e trina
sono mio padre e mio fratello
e poi sono il ramo che scende verticale
da un albero cresciuto male.

A otto anni non sai come
uno specchio possa schizzare
lo impari piano
con le palpebre che fanno male.

A otto anni esci di casa come sempre
(tuo fratello spia il disastro dalla collina)
i vestiti sono a brandelli
non sai niente di fisica quantistica.

E vai, corri da chi non può che elemosinare
l'acqua che plachi la doglia, uccida fatalmente
a otto anni uno sbaglio è qualcosa di normale.

A otto anni non conosci ancora
la legge della bomba atomica, della vita.

Keiko Ogura

*Quelle est notre innocence, quelle est notre culpabilité?
Toutes deux sont nues, aucune n'est sûre.
Marianne Moore*

I

À huit ans le monde tient dans un miroir
je le regarde
il me regarde
dehors le monde est l'or du soleil.

Il est un, je suis une et trine
je suis mon père et mon frère
et je suis la branche verticale qui descend
d'un arbre qui a mal poussé.

À huit ans tu ne sais pas comment
un miroir peut gicler
tu l'apprends petit à petit
les paupières douloureuses.

À huit ans tu sors de chez toi comme d'habitude
(ton frère scrute le désastre du haut de la colline)
les vêtements sont en lambeaux
tu ne connais rien à la physique quantique.

Et tu y vas, tu cours chez celui qui ne peut que mendier
l'eau qui calme la douleur, fatalement tue
à huit ans c'est normal de se tromper.

À huit ans tu ne connais pas encore
la loi de la bombe atomique, de la vie.

II

Vivevo in una casa di legno
ai margini dell'acqua
il porto mi sorrideva da lontano

prima che la furia planasse
come vertice di sé stessa rinnegando se stessa

in quel momento preciso
mi schizzarono gli occhi dallo specchio

mentre le cose si moltiplicavano
io
planavo nel centro
la furia planava dal cielo
la mia anima schizzava in quella di mille altre anime

tutti ci moltiplicavamo

è stato

come se un dio pazzo
avesse deciso di mettere la vita su un cavallo impazzito

è stato

il mare l'ultima cosa che ho visto
ma prima la carne che si arricciava sulle braccia
e prima ancora quel rosso, il rosso numerico

(la matematica del più, dell'aggregazione, il brodo primordiale che ha cantato l'inno della vita e della morte, l'accelerazione della materia, la vita che per definirsi distrugge altra vita, il raddoppio, la parabola in salita)

80 mila anime volate in cielo, 80 mila brandelli di me

II

Je vivais dans une maison en bois
au bord de l'eau
le port me souriait de loin

avant que la fureur ne plane
à son sommet s'auto-annihilant d'elle-même

à cet instant précis
mes yeux ont giclé du miroir

tandis que les choses se multipliaient
je
planais au milieu
la fureur planait depuis le ciel
mon âme giclait dans celle de mille autres âmes

tous nous nous multiplions

c'était

comme si un dieu fou
avait décidé de placer la vie sur un cheval devenu fou

c'était

la mer, ce que j'ai vu en dernier
mais avant, la chair se tordant sur les bras
et encore avant, ce rouge, le rouge du nombre

(les mathématiques du plus, de l'agrégation, la soupe primordiale qui
a chanté l'hymne de la vie et de la mort, l'accélération de la matière,
la vie qui pour se définir détruit l'autre vie, le redoublement, la parabole
qui remonte)

80 mille âmes envolées au ciel, 80 mille lambeaux de moi

Due bambini

Da soli siamo due bambini a cui riempire la bocca di latte. Hänsel e Gretel che spiano dal bosco le streghe dei sentieri. È nella pianura che inizia la violenza, per questo dobbiamo correre veloci come il vento, nasconderci nella pancia della montagna.

La voce non è rotta quando srotola il catalogo delle cose da fare: dobbiamo sostare in silenzio contro gli alberi, accarezzare con le schiene le torte caviglie delle piante. Dobbiamo soprattutto pazientare, attendere che dal ventre della Terra fiorisca l'albume.

La tenerezza del guscio d'uovo: pulirlo, annusarlo, distendersi accanto. Proteggerlo dalle fate, dai gufi che urlano sopra le prede.

E uscire, uscire sempre a vedere di che colore sono le schiene dei ragni, quando rotolano e rotolando perdono le misure.

Quando mi hai chiamata per nome, mi sono inginocchiata. Quando ho piantato, mi hai chiuso la bocca col tuo latte. Hai scambiato le mie mani per la distesa che separa Israele dall'Egitto, e lì hai piantato sei chiodi.

Sei feroce, lo sai? Sei feroce quando pensi solo al tuo piacere di latte, e pensi e spero che io non ti veda, quando con gli occhi segni il tempo dei predatori.

Questo mondo che ci respinge e ci accoglie. Potesse essere lo stomaco teso di una vacca, il caldo rifugio dove affondare le mani. La palpebra molle di un modo diverso di dire «bene».

Deux enfants

Seuls, nous voilà deux enfants à qui remplir la bouche de lait. Hansel et Gretel épiant de la forêt les sorcières des sentiers. C'est en plaine que la violence commence, alors il faut courir vite comme le vent, se cacher dans le ventre de la montagne.

La voix qui déroule la liste des choses à faire ne tremble pas : il faut se tenir en silence contre les arbres, caresser de notre dos la cheville tortueuse d'une plante. Surtout, il faut patienter, attendre que l'albumen fleurisse des entrailles de la Terre.

La tendreté de la coquille d'œuf : la nettoyer, la humer, s'étendre à ses côtés. La protéger des fées, des hiboux qui crient en survolant leurs proies.

Et sortir, toujours sortir pour voir de quelle couleur est le dos des araignées quand elles roulent, et qu'elles roulent à en perdre la mesure.

Quand tu m'as appelée par mon nom, je me suis agenouillée. Quand j'ai pleuré, tu m'as fermé la bouche avec ton lait. Tu as pris mes mains pour l'étendue qui sépare Israël de l'Égypte, et, là, tu as planté six clous.

Tu es cruel, tu sais ? Tu es cruel quand tu ne penses qu'à ton plaisir de lait, en imaginant, en espérant que je ne te voie pas, quand de tes yeux tu marques le temps des prédateurs.

Ce monde qui nous repousse et nous accueille. S'il pouvait être l'estomac tendu d'une vache, un chaud refuge où plonger les mains. La paupière molle d'une autre manière de dire « bien ».

Abbiamo chiuso gli occhi con la ceralacca. Ciglia contro ciglia, battito contro battito. Non c'è nulla da vedere in questo mistero di rocce, nel ventre dei monti. Il calcare si distende e distendendosi dichiara il ciclo chiuso di una ruota che gira su se stessa. Un modo diverso di dire «male».

I giardini non esistono veramente. Sotto la terra c'è qualcosa di più vero, di più grande. Penso che me ne andrò di qui. Correrò verso la pianura, ancora più avanti. Ho bisogno di spazi che non finiscano, di un modo diverso di dire «bene» e di dire «male».

Guardo la neve che cade di traverso, cade di sbieco il dolore quando la violenza si acquieta. Solo le foglie sanno dire quello che provo, le osservo mentre con i piedi le sfarino. Vorrei fondermi nell'asfalto, gettare via questo eccesso di corpo che pesa e pensa. I sei chiodi che mi hai piantato sullo sterno gridano come gufi.

Giocano a rifondare il mondo tenendosi stretti a un addio. Lasciando la superficie del tempo, credendolo un salto alla corda, qualcosa da far esplodere di colpo. Si guardano dall'esterno mentre affilano la punta degli eventi, li rivivono in slow motion. Abbiamo aperto un supermarket di parole inutili, una sequela di significanti da appendere alla finestra. Questi gesti che ci appaiono davanti, che ci riportano alla verità del corpo.

Dicono che sono felici, ma è tutto nelle parole. Parole da saccheggiare, da sputarsi in faccia. Dicono che sono felici e il corpo è triste, triste. Se io sono felice, devo stare muta.

Nous avons fermé les yeux avec de la cire à cacheter. Cil contre cil, battement contre battement. Il n'y a rien à voir dans ce mystère de roches, dans les entrailles des montagnes. Le calcaire s'étend, il s'étend et déclare le cycle clos d'une roue qui tourne sur elle-même. Une autre manière de dire « mal ».

Les jardins n'existent pas vraiment. Sous la terre il y a quelque chose de plus vrai, de plus grand. Je pense que je m'en irai d'ici. Je courrai vers la plaine, encore plus loin. J'ai besoin d'espaces qui ne finissent pas, d'une autre manière de dire « bien » et de dire « mal ».

Je regarde la neige tomber en diagonale, la douleur tombe de biais quand la violence se calme. Seules les feuilles savent dire ce que j'éprouve, je les observe tandis qu'avec les pieds je les réduis en poussière. Je voudrais me fondre dans l'asphalte, me débarrasser de cet excès de corps qui pèse lourd et qui pense. Les six clous que tu m'as plantés dans le sternum crient comme des hiboux.

Ils jouent à rebâtir le monde, attachés à un adieu. Ils lissent la surface du temps, le prennent pour un saut à la corde, quelque chose à faire éclater d'un coup. Ils se regardent de l'extérieur tandis qu'ils taillent la pointe des événements, les revivent en slow motion. On a ouvert un supermarché de mots inutiles, une suite de signifiants à suspendre à la fenêtre. Ces gestes qui s'imposent à nous, qui nous ramènent à la vérité du corps.

Ils disent qu'ils sont heureux, mais tout est dans les mots. Des mots à saccager, à se cracher à la figure. Ils disent qu'ils sont heureux et le corps est triste, triste. Si je suis heureuse, moi, alors il faut que je me taise.

Cibo e vestimento I

*Cercate dapprima cibo e vestimento;
e il regno di Dio vi arriverà da solo.*
Hegel, 1807

Le balle di fieno rotolano sui campi e creano un mondo diverso, qualcosa che i contadini conoscono molto bene nel silenzio delle loro tane. Un mondo che esiste, esiste in ogni mente, se stiamo in silenzio e aspettiamo quel segno. Arriva da un altrove lontano e vicino, da un posto che conosciamo da sempre.

Segui il sentiero e troverai una porta: la potrai aprire solo dopo averla richiusa alle tue spalle, ti seguirà a lungo, mentre pesterai i piedi sulla terra e le foglie, mentre sposterai avanti ancora un po' più avanti una malinconia.

Un trono esile e d'oro cade in un attimo. Ma una casa costruita mattone dopo mattone è forte, silenziosa, sfida il re e sfida la regina. Occhi di donne la guardano da lontano. Ma se entra un verme, solo un piccolo verme...

Il segnale è pronto: ora il cielo è di un azzurro nauseante e tu puoi lanciare il dado. Puoi aspettare che il numero copra o riveli, mentre in alto gli uccelli sono moscerini impazziti, mostri che navigano in cerca del nulla.

Vous nourrir et vous vêtir I

*Occupez-vous d'abord de vous nourrir et de vous vêtir,
Ensuite vous écherra de lui-même le royaume de Dieu.*
Hegel, 1807

Les bottes de foin roulent sur les champs et font surgir un monde différent, quelque chose que les paysans connaissent très bien dans le silence de leurs tanières. Un monde qui existe, qui existe dans tous les esprits, si on reste en silence à attendre le signe. Il nous vient d'un ailleurs proche et lointain, d'un endroit qu'on connaît depuis toujours.

Suis le sentier, tu trouveras une porte: tu ne pourras l'ouvrir qu'après l'avoir refermée derrière toi, elle te suivra longtemps, tandis que tu piétineras la terre et les feuilles, que tu déplaceras un bout puis encore un petit bout ta mélancolie.

Un trône fin et d'or tombe en un rien de temps. Mais une maison construite brique après brique est forte, silencieuse. Elle défie le roi et défie la reine. Des yeux de femme la regardent de loin. Mais si un ver y pénètre, rien qu'un petit ver...

Le signal est prêt: maintenant le ciel est d'un bleu écœurant, alors tu peux lancer le dé. Tu peux attendre que le chiffre recouvre ou révèle, tandis que là-haut les oiseaux sont des moucheron enragés, des monstres naviguant à la recherche du néant.

Aspetta a piedi uniti sulle soglie del giardino. Guarda come un cane sbrana un altro cane. Guarda come un altro tesse rimedi, con occhi dolci. E accarezza con lo sguardo anche quello che inventa strategie, impasta i tempi, tenta un'impossibile anticipazione. Tutti vogliono salire sul trono d'oro, essere il re e la regina, tutti vogliono la mela rossa e lucida, il cielo azzurro sulla testa senza nuvole.

Ma tu per favore fai un passo indietro, se mi senti. Ci sono piani che si intersecano su questo sfondo liscio e tu puoi se ti impegni vedere qualcosa di diverso. Cammina lungo il fiume, attendi che l'acqua si increspi. Stringi forte fra le dita il sasso appuntito, imponiti la ferita.

Ci sono bende che penzolano da un balcone. Tutto è risolto e irrisolto in questo lago calmo, dolce il vento accarezza la pelle. Non pensare di poter redimere una pena, di cancellare per sempre quel nucleo ossidato. Fa' così: accerchia la ferita, prendi le bende, lenisci con un balsamo la faglia che increspa braccia e gambe. Poi vai nel mondo, con ampi occhi e occhi grandi: spia da dietro un sasso chi si muove come te, riconoscolo e strisciacci accanto. Abbraccia forte tutti i feriti.

Il attend à pieds joints au seuil du jardin. Regarde comment un chien dépèce un autre chien. Comment un autre tisse des remèdes, les yeux doux. Et il caresse aussi des yeux celui qui invente des stratégies, pétrit les temps, tente une impossible anticipation. Ils veulent tous monter sur le trône d'or, être le roi et la reine, ils veulent tous la pomme rouge et lustrée, le ciel bleu au-dessus de leur tête sans nuage.

Mais toi, s'il te plaît, fais un pas en arrière si tu m'entends. Des plans s'entrecoupent sur ce fond lisse et toi, si tu t'en donnes la peine, tu peux voir quelque chose de différent. Marche le long de la rivière, attends que l'eau se ride. Serre fort entre tes doigts la pierre pointue, impose-toi cette blessure.

Des bandes sont suspendues à un balcon. Tout est résolu et irrésolu sur ce lac serein, le vent caresse doucement la peau. Ne pense pas pouvoir racheter une peine, effacer pour toujours ce noyau oxydé. Fais comme ceci : encerle la blessure, prends les bandes, apaise à l'aide d'un baume la faille qui ride la peau des bras et des jambes. Puis va dans le monde avec de larges yeux, des yeux profonds : de derrière un caillou, observe celui qui se déplace à ta manière, reconnais-le et rampe autour de lui. Prends tous les blessés dans tes bras.

Solitudine

Il mio paese è d'oro e ombra.
Il mio paese è solo solo.
Lassù, lassù, lassù sulla montagna.
Tutti sono scesi, scesi dalla montagna,
e sono rimasta sola, contro le case bianche.
Il mio paese è d'oro, d'oro e luce rossa,
il mio paese, è ora una percossa
ma c'è con me un picchio
un picchio spennato
almeno lui solo
non se n'è andato...

Sgrana i piselli e non pensare al tempo. Accordati con una voce sottile,
che senti, che vedi solo riflessa. Non cercare nella parete qualcosa che
possa rifletterti. Sei sola contro gli specchi, sola, e nella tua ombra si
rispecchiano solo le lenzuola.

Ho sofferto anni e anni, contro la coltre bianca,
tu eri di diamante, tu eri già scomparso.
E ce ne siamo andati, intonando il canto uguale,
e ce ne siamo andati, intonando il canto bianco.

E non. Non temere che l'inverno ti porgerà dei frutti. Il problema è che le
lande si distendono sempre uguali, il problema è che già vedi le schiene
degli ultimi rimasti sparire all'orizzonte. Pensa al tè. Toglilo dal fuoco.
Rimestalo, giralo: immergi il naso nella trasparenza.

E un giorno disse il picchio
il picchio spennato
disse che anche lui
se n'era andato.

Solitude

Mon village est d'or et ombre.
Mon village est tout seul.
Tout là-haut là-haut sur la montagne.
Tous sont descendus, descendus de la montagne,
et je suis restée seule, contre les maisons blanches.
Mon village est d'or, d'or et lumière rouge,
mon village, maintenant c'est un choc
mais un pic est avec moi
un pic déplumé
au moins lui seul
n'est pas parti...

Égrène les petits pois et ne pense pas au temps. Accorde-toi avec une voix douce, que tu n'entends, que tu ne vois que dans un reflet. Ne cherche pas sur le mur quelque chose qui pourrait te refléter. Tu es seule contre les miroirs, seule, et dans ton ombre ne se reflètent que les draps.

J'ai souffert année après année, contre la couverture blanche,
tu étais fait de diamant, tu avais déjà disparu.
Et nous sommes partis, entonnant le même chant,
et nous sommes partis, entonnant le chant blanc.

Et rien. Ne crains rien l'hiver te tendra des fruits. Le problème est que les landes se déploient toujours à l'identique, le problème est que tu vois déjà le dos des derniers qui restaient disparaître à l'horizon. Pense au thé. Ôte-le du feu. Mélange-le, remue-le: plonge ton nez dans sa transparence.

Et un jour dit le pic
le pic déplumé
dit que lui aussi
il était parti.

Non torcere il collo pensando che così facendo trasformerai il dolore in qualcosa di materico. Il dolore non sarà mai un pupazzo di pane da distruggere per sempre, anche perché le briciole rimangono e niente scompare in questo teatro. Chi esce di scena è chi sta veramente tornando. Tu sei inchiodata al centro, e hai le pupille grandi.

E poi la bambina
prese il coltello
il coltello dalla parte
del manico-uccello
lo mise dentro forte
tutto lucido e bello
uscì un po' di sangue
e il picchio se ne andò.

Ne tords pas le cou pensant transformer la douleur en quelque chose de matériel. La douleur ne sera jamais une marionnette de mie à détruire une fois pour toutes, d'ailleurs il resterait toujours des miettes, rien ne disparaît dans ce théâtre. Qui sort de scène ne fait en réalité qu'y revenir. Tu restes clouée au centre, les pupilles toutes grandes.

Puis la petite fille
prit le couteau
le couteau par le
manche-queue
elle le plongea de toute sa force
tout beau brillant
un peu de sang en sortit
et le pic s'en alla.

Traduit de l'italien par Véronique Volpato

Tutti gli occhi che ho aperto

Franca Mancinelli

Alberi maestri

ogni giorno per il taglio utile
ricominciare, e mai giungere
a se stessi – spezzata la custodia
della nascita, niente
altro che filamenti buoni al fuoco.

fanno un rumore secco
le cose che sono state vive.

quando tornerai a vedere, troverai ogni cosa sorretta dai rami. Non è
accaduto niente. Siamo qui, su questa intelaiatura di foglie. A tratti un
grido spalanca la gola. Perdiamo tepore. Allora si scuote, ci culla nel
vento leggero.

ho visto gli occhi degli alberi

nel folto una scossa
di chiarore rimasto – a vegliarci
come fitta pioggia che aspetta.

Tous les yeux que j'ai ouverts

Franca Mancinelli

Les maîtres arbres

chaque jour pour l'élagage utile
recommencer sans jamais atteindre
à soi-même – brisé l'étui
de la naissance, plus rien
que des filaments bons pour le feu.

elles font un bruit sec
les choses qui ont été vivantes.

quand tu reviendras voir, tu trouveras tout soutenu par les branches. Il ne s'est rien passé. Nous sommes là, sur cette charpente de feuilles. Parfois, un cri ouvre la gorge. Nous perdons de la chaleur. Puis ça secoue, nous berce dans le vent léger.

j'ai vu les yeux des arbres

dans le bosquet le tremblement
d'un reste de lueur – pour veiller sur nous
comme une pluie drue en attente.

ramifico secondo la luce
alberi maestri
a spalancarmi il petto
con la forza che viene da un seme.

era inerte l'aria, percorsa da tremori e scosse. Bisognava ritrarsi, mettere in serbo la vita, sospingerla verso zone dove si aprivano sacche di quiete. Così sono cresciuto in questa forma amputata. La strada accanto puoi vedere in me come brucia.

*non è stato intagliato
non è ancora dentro un viso.
Quando prende parola
la sua presenza trema.*

ho iniziato a curvarmi, a prendere la strada del ritorno. Vado incontro ai fratelli che premono – mie biforcazioni notturne.

La superficie si infrange nascendo – la sfioro. Il cielo ha l'odore della mia linfa. Ho circoscritto me stesso. La mia maestosa statura.

dai rami della specie
la nuca, una cima
in ascolto tentenna

tutto l'andare è tornare,
un fascio di legna raccolta.
La sua fiamma mi schiuderà le mani.

je me ramifie au gré de la lumière
maîtres arbres
pour m'ouvrir la poitrine en grand
avec la force qui vient d'une graine.

l'air était inerte, parcouru de tremblements et de secousses. Il fallait se retirer, mettre la vie de côté, la pousser vers des zones où s'ouvraient des poches de silence. C'est ainsi que j'ai pris en grandissant cette forme amputée. On peut voir en moi comment brûle la rue d'à côté.

*ça n'a pas été sculpté
n'est pas encore dans un visage.
Quand ça prend la parole
sa présence tremble.*

j'ai commencé à plier, à prendre le chemin du retour. Je vais à la rencontre des frères qui pressent – mes bifurcations nocturnes.

La surface se brise à la naissance – je l'effleure. Le ciel a l'odeur de ma sève. Je me suis circonscrit. Ma stature majestueuse.

des branches de l'espèce
la nuque, une cime
à l'écoute hésite

tout aller est un retour,
un fagot de bois ramassé.
Sa flamme ouvrira mes mains.

da qui partivano vie
respirando crescevo

nel crollo, qualcosa di dolce
un incavo del tempo

*tutti gli occhi che ho aperto
sono i rami che ho perso.*

entro nella pioggia come in un bosco
– ali fittamente intessute
aperte e richiuse sotto la scorza.
Cammino, la nuca protetta
dai miei custodi, liberato lo sguardo
dalla gabbia degli occhi.

à partir de là les chemins se séparaient
en respirant je grandissais

dans l'écroulement, quelque chose de doux
un creux du temps

*tous les yeux que j'ai ouverts
sont les branches que j'ai perdues.*

j'entre dans la pluie comme dans une forêt
– un entrelacs resserré d'ailes
ouvertes et fermées sous l'écorce.
Je marche, la nuque protégée
par mes gardiens, le regard libéré
de la cage des yeux.

Alogenuri d'argento

non si chiudono gli occhi.
Vedo da dentro – il buio
dal germe a questo incavo:
scrittura, mia camera oscura.

aspetto che scenda la luce, resto qui, fino a che iniziano a camminare le pietre. Si schiudono come uova deposte da una madre che si è fatta di sabbia. Affiorano a un tratto le piccole zampe e la testa. Vengono a un mondo che ha già chiuso gli occhi. Mi avvicino: le stringo in una mano, le tengo sul petto. Poi le accompagno a riva, le riconsegno.

Argentiques

les yeux ne se ferment plus.
Je vois de l'intérieur – l'obscurité
du germe à ce renforcement :
écriture, ma chambre obscure.

j'attends que la lumière baisse, je reste ici, jusqu'à ce que les pierres commencent à marcher. Elles éclosent comme des œufs déposés par une mère devenue sable. Affleurent d'un coup les petites pattes et la tête. Elles viennent dans un monde qui a déjà fermé les yeux. Je m'approche : je les prends dans la main, je les serre contre ma poitrine. Puis je les accompagne sur le rivage, je les restitue.

Cartoline per un paesaggio

la terra, una pagina scura:
ciò che cade si scrive
frantuma e sgrana
nel buio raggiunge
il senso, si perde.

il mare cambia la terra
si muove per scie di arature
correnti di semine, strade
che affondano. Piccole luci
lontano le case si fanno candelee:
ché la notte pronuncii
ogni gesto del giorno.

ogni città è una radura
– terra battuta per dormire,
polvere e braci spente.

Cartes postales pour un paysage

la terre, une page obscure :
ce qui arrive s'écrit
se brise et s'égrène
dans l'obscurité rejoint
le sens, se perd.

la mer change la terre
bouge à travers les sillons des charrues
rangées de graines, routes
qui sombrent. De petites lumières
loin des maisons se font bougies :
pour que la nuit puisse prononcer
chaque geste du jour.

chaque ville est une clairière
– terre battue pour dormir,
poussière et braises éteintes.

Traduit de l'italien par Thierry Gillybœuf

La favola delle pupille

Tommaso Di Dio

Inardescimus et imus
Augustin

*

all'inizio

C'era una volta un tempo. Una volta
c'era il tempo e in quel tempo c'era
il tempo prendeva spazio, era
un uovo bianco.

L'uomo avanza.
Prende una pietra. Alza il braccio.
Questa volta, con la voce fermalo. Tu

puoi fermarlo.





Le conte des pupilles

Tommaso Di Dio

Inardescimus et imus
Augustin

*

au commencement

Il était une fois un temps. Une fois
il était le temps et en ce temps-là il était
le temps prenait de l'espace, c'était
un œuf blanc.

L'homme avance.
Il prend une pierre. Lève le bras.
Cette fois, de ta voix, arrête-le. Tu

peux, toi, l'arrêter.

*

Vacche, cavalli. Elefanti oro schiavi.
Donne e campi. Case.

Ciò che chiamarono un tempo, qui sulla terra
grandezza.

Eros, orexis. Orego rego reggere
governare, distendere

e un annidarsi, un incapsularsi. Nella grotta
e nel midollo. Nella meiosi, nel mitocondrio, il dopo nel prima

viene a prenderti, ti cerca,
prende la mano, stringe

ma io ho perduto il mio amore

ha scritto un poeta. E brilla così
la pupilla e l'acqua
quando incontra fra i sassi l'ansa

del piccolo fiume.

*

Vaches et chevaux. Éléphants, or, esclaves.
Femmes et champs. Maisons.

Ce qu'en un autre temps ils ont appelé ici, sur la terre
grandeur.

Eros, orexis. Orego rego régir
gouverner, étendre

et une manière de se nicher, de s'enfermer. Dans la grotte
et dans la moelle. Dans la méiose, dans la mitochondrie, l'après dans l'avant

vient te prendre, te cherche,
te prend la main, serre

mais j'ai perdu mon amour

a écrit un poète. Et c'est ainsi que brille
la pupille et l'eau
entre les pierres quand elle rencontre le méandre

de la rivière.

*

Sono, queste, le ore più belle della nostra vita.

Adesso possiamo essere stupidi. Sbadati. Possiamo sbavare
dire bestemmie, alzare le braccia, urlare contro
quel volto che mai
abbiamo visto prima.

Sono, queste, le ore più belle della nostra vita.

Il ragazzo arabo non ha dormito. Ha bevuto
si è ubriacato e ora
parla di Dio con una donna sudamericana
mentre la birra sul marciapiede va giù
fra la merda dei piccioni.

Sono, queste, ore straordinarie. La luce sugli alberi
scaccia la malinconia e sembra che

con tutto il sangue
degli umani ammazzati e delle bestie uccise
si sia finalmente spalancato
a bocca aperta

un muto paradiso.

*

Ces heures-là sont les plus belles de notre vie.

À présent nous pouvons être idiots. Écervelés. Nous pouvons baver
jurer, lever les bras, hurler contre
ce visage que jamais
nous n'avons vu auparavant.

Ces heures-là sont les plus belles de notre vie.

Le jeune arabe n'a pas dormi. Il a bu
s'est enivré et maintenant
il parle de Dieu avec une Sud-Américaine
tandis que la bière sur le trottoir s'écoule
parmi la merde des pigeons.

Ces heures-là sont extraordinaires. La lumière sur les arbres
chasse la mélancolie et l'on dirait

qu'avec tout le sang
des hommes massacrés et des bêtes tuées
se soit finalement ouvert
bouche bée

un paradis muet.

*

Le mani della ragazza si muovono.

Sul treno Pordenone-Mestre
sta leggendo uno spartito ed è
rapita dal movimento invisibile che dentro
di lei tutto sente. Oscilla
sul sedile le pupille
si aprono si chiudono a seconda che il sole
della campagna si faccia avanti o indietro
su di lei, paurosamente.

Le mani. La musica.

Le vorrei dire: sento. Siamo. Sono.

Siamo tutti
dentro

questo suono.

*

Les mains de la fille remuent.

Dans le direct Pordenone-Mestre
elle est en train de lire une partition et elle est
transportée par le mouvement invisible qui en dedans
d'elle entend tout. Elle se balance
sur le siège les pupilles
s'ouvrent se ferment selon que le soleil
de la campagne s'avance ou recule
sur elle, peureusement.

Les mains. La musique.

Je voudrais lui dire : j'entends. Nous sommes. Je suis.

Nous sommes tous
à l'intérieur

de ce son.

*

Guardo
la finestra chiusa.

Ci sono i vetri sporchi; la superficie
attraversata
dai rumori di macchine, dalle voci
dai passi e passaggi
da tutto l'umano e il disumano insieme

così fuori di me, così dentro di me.

Il cellulare si accende. Vedo l'ora.
Sono le otto. Sono le cinque.
Sono le diciassette, le nove, sono ore
secondi minuti è già notte
è un mattino fresco, nel bosco, appena acceso dal primo sole
siamo qui, vivi
dove.

Ad un certo punto viene avanti.
È un volto incoronato, vestito di stracci.
Si posiziona al centro. Solleva un braccio.
Bascica dice sono io
il re dei re. Delle terre dove sorge il sole
e delle terre dove tramonta io
sono il re. Succhio
le pupille dai crani e godo
della morte che cavalca
sul mio nudo popolo.

Qualcuno poi spara. La finestra si apre ma è tutto buio
e questa favola finisce così.

*

Je regarde
la fenêtre fermée.

Il y a ces vitres sales; la surface
que traversent
les bruits des machines, les voix
les pas et le passage
de tout l'humain et l'inhumain ensemble

en dehors de moi tout comme à l'intérieur de moi.

Le portable s'allume. Je vois l'heure.
Il est huit heures. Il est cinq heures.
Il est dix-sept heures, neuf heures, ce sont des heures
des secondes des minutes il fait déjà nuit
c'est un matin frais, dans la forêt, qu'allume à peine le premier soleil
nous sommes ici, vivants
où.

À un certain moment il s'avance.
C'est un visage couronné, vêtu de haillons.
Il se poste au centre. Lève un bras.
Marmonne, dit je suis
le roi des rois. Des terres où le soleil se lève
et des terres où il se couche je
suis le roi. Je suce
les pupilles des crânes et je jouis
de la mort qui monte à cheval
sur mon peuple nu.

Et puis soudain un coup de feu. La fenêtre s'ouvre mais tout est noir
et c'est ainsi que ce conte finit.

*

Viene questo ragazzo.
Non ha le scarpe non ha i calzini.
Avanza fermo, piange
con il cellulare in una mano.

Dischiude l'altro palmo. Ha
al centro, una pupilla di bambino.

Dice che i morti
non sono che materia, nuvole lievito vento.

Fanno vibrare la spuma della birra.
Sollevano e schiantano gli aquiloni, hanno sempre fame.

Dice che si annidano
nelle crosticine che non rimarginano
e nelle piscine degli alberghi, nelle notti d'estate.

Cercano la sostanza nera, la sostanza
che sbrana la mente e non fa più male.

Poi cresce, cresce. Diventa enorme e si fa minuscolo
come un urlo cadendo
da un altissimo
cavalcavia autostradale.

*

Arrive ce garçon.
Il n'a pas de souliers, pas de chaussettes.
Il avance d'un pas ferme, il pleure
son portable dans une main.

Il entrouvre l'autre paume. Au milieu
il y a une pupille d'enfant.

Il dit que les morts
ne sont que matière, nuages levure vent.

Ils font vibrer la mousse de la bière.
Ils soulèvent et fracassent les cerfs-volants, sont toujours affamés.

Il dit qu'ils se nichent
dans les croûtes qui ne cicatrisent pas
et dans les piscines des hôtels, dans les nuits d'été.

Ils recherchent la substance noire, la substance
qui déchire l'esprit et ne fait plus mal.

Et puis il grandit, grandit. Devient énorme et se fait minuscule
comme un hurlement poussé en tombant
d'un très haut
pont sur l'autoroute.

*

Oggi, mi sono svegliato. Ho guardato fuori
e le tegole brillavano
sotto questa
rara pioggia di inizio maggio. Dalla finestra
ho sentito, distintamente
il montacarichi, le macchine; le voci, le urla
le serrande che si aprivano. Come sai
che sono qui; chi te l'ha detto. Come hai fatto
a sentirmi, a trovarmi, qui sepolto sotto strati
in una poesia banale, in un mattino
inutile e indifferente, sotto i metri
di un giorno qualsiasi. Come sei riuscito tu
a centrarmi, a catturarmi, attraverso quanti miliardi
di stanze di millimetri di annientamenti
di voci di cunicoli di numeri
di mondi testi hai tu percorso
in ogni senso e volto che ti è stato amico nemico per finire
con la tua voce, su questo
spazio finalmente mio, nostro.

E va
come un incendio
che si vede di notte dalla strada.

*

Ce matin, je me suis réveillé. J'ai regardé dehors
et les tuiles brillaient
sous cette
pluie rare de début mai. Par la fenêtre
j'ai entendu, distinctement
le monte-charge, les machines; les voix, les cris
les volets roulants qui s'ouvraient. Comment sais-tu
qu'ils sont ici; qui te l'a dit. Comment as-tu fait
pour m'entendre, pour me trouver, enfoui ici sous des strates
dans un banal poème, par un matin
inutile et indifférent, sous les mètres
d'un jour quelconque. Comment es-tu arrivé, toi
à me toucher dans le mille, à me capturer, combien de milliards
de chambres de millimètres d'anéantissemments
de voix de tunnels de nombres
de mondes textes as-tu traversés
en tout sens et visage qui t'a été ami ennemi pour finir
avec ta voix, sur cet
espace finalement mien, nôtre.

Avance
comme un incendie
qu'on voit depuis la route, la nuit.

*

Poche settimane prima, la signora cominciò a vedere.

All'inizio erano silenziosi bambini che giravano per la stanza. Calmi giocavano seri vicino alla finestra. Iniziarono a comparire animali più piccoli, meticci trovatelli forastici gatti spelati, cani. Si leccavano. Inseguivano lepri invisibili. Roteavano la schiena sui tappeti della casa fissavano fermi, muti la signora che li guardava. All'improvviso tutti sparirono.

Finché una mattina se li trovò ancora insieme in fila accanto al letto. Allora una di loro una bambina dopo un certo tempo aprì le labbra e disse – aveva una voce come di lame –

sssht. Adesso chiudi gli occhi.
Tu conosci la direzione. Noi

siamo la chiave.

*

Quelques semaines auparavant, la femme
commença à voir.

Au début c'étaient des enfants silencieux
qui tourniquaient dans la chambre. Calmes ils jouaient, sérieux
près de la fenêtre. Peu à peu apparurent
des animaux plus petits, métis
enfants trouvés farouches
chats pelés, chiens. Qui se léchaient. Poursuivaient
des lièvres invisibles. Se roulaient sur le dos
sur les tapis de la maison, fixaient
immobiles, muets
la femme qui les regardait. Soudain
tous disparurent.

Jusqu'à ce qu'un matin elle les retrouve
encore ensemble en file près du lit. Alors l'une d'entre eux
une enfant après un certain temps
ouvrit les lèvres et dit – d'une voix comme de lames –

chut. À présent ferme les yeux.
Tu connais la direction. Nous

sommes la clé.

*

Vedere. Aver visto. Queste semplici
sensazioni
sulla pelle inutile del mondo.

Che si muovono. Scorrono. Si interrano.

Vedo questa finestra. Ho visto questo vetro.
Dico: «questa finestra», «questo vetro». E sento tutta
l'immensa
muta differenza.

È grande
questo spazio
vetro della mente; come un bosco
attraversato dal sole nei rami
le idee
sono lepri: corrono. Ma ti prego tu

portami via; dammi la realtà
si alza, l'uomo
si cosparge di benzina si incendia

è reale

ride e cammina.

*

Voir. Avoir vu. Ces simples
sensations
sur la peau inutile du monde.

Qui remuent. S'écoulent. S'enterrent.

Je vois cette fenêtre. J'ai vu cette vitre.
Je dis: « cette fenêtre », « cette vitre ». Et je perçois
toute l'immense
muette différence.

Il est grand
cet espace
vitre de l'esprit; comme une forêt
traversée de soleil dans les branches
les idées
sont des lièvres: elles courent. Mais toi je t'en prie

emporte-moi au loin; donne-moi la réalité
il se lève, l'homme
s'asperge de benzine s'immole

il est réel

il rit et marche.

*

Imago Antiqua

Se venissero. E se
venendo, affiorassero. E se poi
avessero
un gesto, la possibilità
se invece noi
gli dessimo. Se invece noi dilatassimo
il momento, lo spazio, l'attenzione; se adesso
potessero e se invece non li scacciassimo
subito, dalla mente, come i pensieri più inutili.
Fuoco. Stormo. Cenere vento.
Perché sono segnale. Sono esplosione.
Perché sono conato. Sono ampliamento. E se dovessero
essere invece soltanto essere
spazi fra.

Le pupille
della Madonna del Conforto sono asimmetriche.
L'icona è conservata
nella chiesa di Santa Francesca Romana. Fu dipinta
su tessuto di lino, incollata poi su tavola.
Fu bruciata. Tagliata. Traslata. Più volte ricoperta e restaurata
sappiamo che un tempo il corpo della madre
e quello del figlio che tiene in grembo fu
ricoperto
da un abito d'argento.

*

Imago Antiqua

S'ils venaient. Et si
en venant, ils affleuraient. Et si ensuite
ils avaient
un geste, la possibilité
si par contre nous
nous leur donnions. Si par contre nous dilations
le moment, l'espace, l'attention ; si maintenant
ils pouvaient et si par contre nous ne les chassions
pas tout de suite, de notre esprit, comme les pensées les plus futiles.
Feu. Nuée. Cendre vent.
Parce qu'ils sont signal. Ils sont explosion.
Parce qu'ils sont haut-le cœur. Ils sont agrandissement. Et s'ils devaient
au contraire être seulement être
espaces entre.

Les pupilles
de la Vierge du Réconfort sont asymétriques.
L'icône est conservée
dans l'église Santa Francesca Romana. Elle a été peinte
sur une toile de lin, puis collée sur une planche.
Elle a été brûlée. Coupée. Transférée. Plusieurs fois recouverte et
restaurée
nous savons qu'autrefois le corps de la mère
et celui de l'enfant qu'elle tient dans son giron ont été
recouverts
d'un habit d'argent.

*

Era da uno schermo. Su di un'isola
remota del Canada. Lì h24 la telecamera
dal vivo lavorava.

Si vedevano due sedie; al centro poi
l'aiuola, la strada, le case di lato e più in là
il mare fra vento e rocce. Qualcuno guardava.
E l'immagine lo-fi
pixel dopo pixel, si sgretolava
collassava nel refresh e ricreava
ogni dettaglio.

Dopo un certo tempo, speso immobile
fermo fisso davanti allo schermo, qualcuno
da qualche parte ha visto
che in lontananza sul mare, mentre il mare
tutto questo ignorava
fra rocce e vento, sul mare, lentamente

nevicava.

Se chiudo gli occhi, adesso sento
ognuno di noi
racchiuso in questa immagine.

*

Sur un écran. D'une île
lointaine du Canada. OÙ, 24 heures sur 24, la caméra
filmaït en temps réel.

On voyait deux chaises; et puis au centre
la platebande, la route, les maisons sur le côté et plus loin
l'océan entre vent et rochers. Quelqu'un regardait.
Et l'image lo-fi
pixel après pixel, s'effritait
s'effondrait pendant l'actualisation et recréait
chaque détail.

Après un certain temps, passé immobile
fixe devant l'écran, quelqu'un
quelque part a vu
qu'au loin, sur l'océan, tandis que l'océan
ignorait tout cela
entre rochers et vent, sur l'océan, lentement
il neigeait.

Si je ferme les yeux, je sens à présent
chacun de nous
renfermé dans cette image.

*

all'inizio

Ci sarà una volta un tempo. Una volta
ci sarà il tempo e in quel tempo ci sarà
il tempo prenderà spazio, sarà
un muro bianco.

La donna avanza.
Prende un uovo. Alza il braccio.
Questa volta, con la voce fermala. Tu

non puoi fermarla.

*

au commencement

Il y aura une fois un temps. Une fois
il y aura le temps et dans ce temps il y aura
le temps prendra de l'espace, il sera
un mur blanc.

La femme avance.
Prend un œuf. Lève le bras.
Cette fois, de ta voix, arrête-la. Tu

ne peux pas l'arrêter.

L'auteur tient à rappeler quelques mots tirés du dialogue de Platon, *Alcibiade*, 132e-133a (trad. Émile Chambry, Garnier-Flammarion, 1967): «As-tu remarqué que le visage de celui qui regarde dans l'œil d'un autre se montre dans la partie de l'œil qui lui fait face, comme dans un miroir? C'est ce que nous appelons 'pupille' (*kórē*), parce que c'est une sorte d'image de celui qui regarde dedans. [...] Donc un œil qui regarde un autre œil et qui se fixe sur ce qu'il y a de meilleur en lui, ce par quoi il voit, peut ainsi se voir lui-même.»

Traduit de l'italien par Christian Viredaz

La grande nevicata

Federico Italiano

Café Jelinek

Un pomeriggio, quando la stagione
feceva acqua da tutte
le parti e il cielo
era un esantema rosa-salmone,

uscii di casa per avere una grande finestra appannata
alla mia destra, una stufa di ghisa
in stile liberty in mezzo alla sala,
imperturbabile come un samurai,

un sofà Biedermeier,
foderato di velluto verde-alga,
nei cui anfratti pescare
il cappuccio disperso della penna

e un tavolo dal ripiano di marmo –
per scriverti nel giorno in cui sei morto.

Les grandes neiges

Federico Italiano

Café Jelinek

Un après-midi, quand la saison
prenait l'eau de toutes
parts et que le ciel
était un exanthème rose saumon,

je suis sorti pour avoir une grande fenêtre embuée
à ma droite, un poêle en fonte
de style Art nouveau au milieu de la salle,
imperturbable comme un samouraï,

un canapé Biedermeier,
doublé de velours vert algue,
dans les creux duquel repêcher
le capuchon porté disparu de mon stylo

et une table recouverte de marbre –
pour t'écrire le jour où tu es mort.

La grande nevicata del 1985

La giacca a vento rossa con le piume d'oca –
che a volte sbucavano dal poliestere
come tarme dai loro nascondigli –
i moon-boot antracite, i sogni d'allunaggio
nel calzarli, il lampadario della sala
che già alle tre di pomeriggio
faceva concorrenza
al lampione della piazza,

ogni cosa più lenta,
pacificata, marmorea, la neve
ancora candida sui tetti, tanta,
ammonticchiata ovunque, su transenne,
piloni, balaustre, lungo ogni muro, così tanta
che in cortile costruimmo una rampa
più alta di Kareem Abdul-Jabbar,
un monte bianco da cui scivolare

fino al cancello, prima su sacchetti
di plastica e inverosimili slitte,
poi in un bob nuovo fiammante:
rosso ferrari il guscio, nere le lunghe leve
dei freni. La gravità era strumento
del piacere. I gemiti della neve,
il crepitare del ghiaccio: gli effetti
collaterali dell'appagamento.

Con guance rosse, spilli
di freddo nelle mani, la sciarpetta
di lana grezza che incendiava il collo,
ci lanciavamo dal centro della nostra Via Lattea
ai confini del cortile, dentro il bianco
inesauribile di quel gennaio, un sibilo,
quattro secondi, un secolo –
fine dell'era glaciale, inizio del fango.

Les grandes neiges de 1985

L'anorak rouge en plumes d'oie –
qui parfois s'échappaient du polyester
comme des mites de leurs cachettes –
les moon boots anthracite, les rêves d'alunissage
en les enfilant, le lustre de la pièce
qui à trois heures de l'après-midi
faisait déjà concurrence
au réverbère de la place,

toutes choses plus lentes,
apaisées, marmoréennes, la neige
encore candide sur les toits, épaisse,
amoncelée partout : barrières,
piliers, balustrades, le long de chaque mur, et si épaisse
que nous avons construit dans la cour une rampe
plus haute que Kareem Abdul-Jabbar,
un mont blanc d'où glisser

jusqu'au portail, d'abord sur des sacs
plastique et d'improbables luges
puis dans un bobsleigh flambant neuf :
coquille rouge Ferrari, longs leviers de frein
noirs. La gravité était un instrument
de plaisir. Les gémissements de la neige,
le crépitement de la glace : effets
collatéraux du plaisir.

Joues rouges, aiguilles
de froid dans les mains, écharpe
de laine brute qui brûlait le cou,
nous nous lancions du centre de notre Voie lactée
jusqu'aux frontières de la cour, dans la blancheur
inépuisable de ce mois de janvier, un sifflement,
quatre secondes, un siècle –
fin de l'ère glaciaire, début de la boue.

Pietra pomice

Lunga un'estate la spiaggia di ciottoli
dal Capo di Milazzo fino a Tindari,
anni ottanta, mio padre che si abbronzava
e cambia accento.

Ci vieni incontro galleggiando, argentea
come un'offerta, leggera sull'acqua
come un miraggio, robusta e porosa
come un enigma.

Nuotatrice portentosa, miracolo
aquatico che merita un vangelo,
ruvida spuma di vetro vulcanico,
figlia del magma,

perdona il nostro affronto – l'ordinario
bagagliaio di un'Audi, l'autostrada
rovente, l'infamia sulla ceramica
bianca del bagno.

Pierre ponce

Plage de galets longue tout un été
du Cap de Milazzo jusqu'à Tindari,
années quatre-vingt et mon père qui bronze
et change d'accent.

Tu viens là vers nous en flottant, argentée
comme une offrande, légère sur l'eau
comme un mirage, robuste et poreuse
comme belle énigme.

Nageuse prodigieuse, miracle
aquatique qui mérite un évangile,
mousse rugueuse de verre volcanique,
fille du magma,

pardonne notre affront – le très ordinaire
coffre d'une Audi, et après l'autoroute
brûlante, l'insulte de la céramique
blanche de la douche.

Camera ardente

È il primo morto di cui abbia ricordi:
la zia tra le candele,
senza le scarpe, i piedi
nel sempiterno collant color pelle,

il plissé della gonna e poi qualcosa
di scavato, la penombra, la camera
ardente, le voci sopra la mia testa,
lo stinco gelido, sfiorato quando non c'era

nessuno. Fu la prima morte, il primo
cadavere che sentii mio, mentre
sul cornicione le tortore tubavano

e in fondo alla strada il silenzio devoto
del pomeriggio cedeva al rancore
di un motorino truccato.

Chapelle ardente

C'est le tout premier mort dont j'aie des souvenirs :
ma tante entre les cierges,
sans chaussures, ses pieds
dans son sempiternel collant de couleur chair,

le plissé de la jupe et puis une autre chose
en creux, là, puis la pénombre, et la chapelle
ardente, les voix au-dessus de ma tête,
sa jambe glacée, effleurée quand il n'y avait

personne. Ce fut la première mort, le tout
premier cadavre vraiment mien, tandis que
sur le rebord les tourterelles roucoulaient

et au bout de la rue le silence fervent
de l'après-midi céda face à la rancœur
d'un scooter trafiqué.

Barbabietola

a Jan Wagner

La frutta cotta, le verdure lesse –
il loro dolce ipocrita
gli agguati dell'amaro –
i flosci frattali del cavolfiore,
l'arancio spossato della carota,
certo non erano prelibatezze,
ma neppure incommestibili obbrobri,
nulla che inducesse nausea o batticuore.

Finché lei non mi si parò innanzi,
nel refettorio azzurro delle suore,
al terzo anno d'asilo
su un piatto di plastica
bianca, sul ripiano verdemare
del mio tavolino,
nella perfezione in fòrmica
e pennarelli della mia innocenza,

sussultando gelatinosamente –
innervosito ammasso purpureo,
scintillante, vibrante
come oloturia in un acquario,
grondante sangue o qualcosa di rosso,
violaceo, un succo fucsia;
mentre nelle narici s'insinuava
irrefrenabile un odore di terra e ferro.

Passò un secolo: la forchetta in mano
divenne forca, il braccio
s'irrigidì, divenne gesso –
un castigo divino





Betterave

à Jan Wagner

Les fruits cuits, les légumes bouillis –
leur douceur hypocrite
les pièges de l'amertume –
les flasques fractales du chou-fleur,
l'orangé fané de la carotte
n'étaient certes pas une délectation
pas non plus une incommestible abomination,
rien qui provoquât palpitations ou nausée.

Jusqu'au jour où elle se planta devant moi
dans le réfectoire bleu des bonnes sœurs,
troisième année de maternelle,
dans une assiette en plastique
blanche, sur le plateau vert d'eau
de ma petite table,
dans la perfection toute de formica
et de feutres de mon innocence,

tremblotant gélatineusement –
masse pourpre éternuée,
scintillante, vibrante
telle une holothurie dans un aquarium,
ruisselant de sang ou quelque chose de rouge,
violacé, un jus fuchsia;
tandis que s'insinuait dans mes narines,
irrépressible, une odeur de terre et de fer.

Un siècle passa : la fourchette dans ma main
se fit fourche, mon bras
se raidit, se fit plâtre –
un châtement divin

indecifrabile – finché un dito indice
protesosi da una sagoma
alle mie spalle, dalla nera manica
di una suora, non mi lasciò scampo.

La barbabietola – terrificante
luccicante cremisi,
più vegeta di ogni cosa
vivesse in quell'istante intorno a me –
doveva entrarmi in bocca
e già solo nell'infilzarla,
comprovando la resistenza
ibrida e cruenta del suo corpo alieno,

sentii che non avrei potuto reggerla
che dal fondo un singulto
un'atavica repulsione
il conato dopo un'ingiuria
l'avrebbe espulsa da ogni cellula
da qualunque mio concetto di bene –
ma chiusi gli occhi
e deglutii
il più antico dei miei ricordi.

indéchiffrable – mais enfin un index
s'élançant d'une silhouette
derrière moi, de la manche noire
d'une bonne sœur, ne me laissa plus le choix.

La betterave – terrifiant
étincelant cramoisi,
plus vivante que tout ce qui
en cet instant vivait autour de moi –
devait entrer dans ma bouche
et rien qu'en piquant dedans,
en mesurant la résistance
hybride et sanglante de son corps étranger,

je sentis que je ne pourrais la supporter
que de très loin un hoquet
une répulsion atavique
le malaise après cet affront
l'expulserait de toutes les cellules
de toutes mes notions du bien –
mais je fermai les yeux
et j'avalai
le plus ancien de mes souvenirs.

Complementi di luogo

Che sia dove vuoi tu,
al terzo piano o al sesto, nel tuo acquario
illuminato in cui fluttui inquieta,
 in quella strada
che senza guanti liberammo dal ghiaccio dell'inverno,
o su quei ponti di piumone
 che ci reggono solo
 quando ci uniamo.

Che sia dove vuoi tu,
nel distretto dei boccoli o nel centro,
che abbiamo dimenticato sul ponte
 come un foulard,
sotto i lampioni, lungo il canale, nell'ascensore,
nella nebbia che sale
 dalle nostre lingue
 quando si scaldano.

Sia dove vuoi, ma fa'
che sia ora, in questa notte di neve,
che non avrà mattino né splendore
 e morirà
alla porta, la luce accesa nell'anticamera,
un cappotto, le scarpe, l'eco dei passi
 sulle scale e poi il buio
 che farà ancora.

Compléments de lieu

Que ça ait lieu où tu le veux,
au troisième étage ou au sixième, dans ton aquarium
éclairé où tu flottes, inquiète,
dans cette rue
que, sans gants, nous avons dégagée du verglas hivernal
ou sur ces ponts d'édredon
qui ne nous soutiennent que
quand nous nous unissons.

Que ça ait lieu où tu le veux,
région des boucles ou dans le centre,
que nous avons oublié sur le pont
comme un foulard,
sous les réverbères, le long du canal, dans l'ascenseur,
dans la brume qui monte
de nos langues
quand elles s'échauffent.

Que ça ait lieu où tu veux, mais fais
que ça ait lieu maintenant, dans cette nuit de neige
qui n'aura ni matin ni splendeur
et mourra
à la porte, lumière allumée dans le vestibule,
un manteau, les chaussures, l'écho des pas
dans l'escalier et puis l'obscurité
qu'il fera encore.

Blues della cenere

Su ogni declivio, su ogni piega e balza
intorno a noi
la stessa cenere
opalina e accecante.

Avanzavamo sui residui della combustione
su un pulviscolo
cui ogni ombra, ogni sfumatura,
ogni umidità erano state sottratte.

Nudi nella luce bianca oltre i monti,
sotti i piedi
conifere e monocotiledoni
polverizzate, una tundra di silice e potassa.

Su ogni declivio, su ogni piega e balza
intorno a noi
la stessa cenere
uno stomire d'ossidi.

Dentro a quel bianco – in nulla
riconducibile ad alcunché di bianco,
che tutto tiene eccetto
sé stesso, che esiste solo alla fine –

avanzavamo e la cenere era suono e legge
compimento e sentenza,
oltre l'orizzonte di fosfati,
prima di ogni risveglio, prima di ogni durezza.

Su ogni declivio, su ogni piega e balza
intorno a noi
la stessa cenere
opalina e accecante.

Blues de la cendre

Sur chaque pente, sur chaque tournant et chaque corniche
autour de nous
la même cendre
opaline et aveuglante.

Nous avançons sur les résidus de combustion
sur un nuage de poussière
auquel toute ombre, toute nuance,
toute humidité avaient été ôtées.

Nus dans la lumière blanche au-delà des montagnes
sous nos pieds
conifères et monocotylédones
pulvérisés, une toundra de silice et potasse.

Sur chaque pente, sur chaque tournant et chaque corniche
autour de nous
la même cendre
un bruissement d'oxydes.

Dans ce blanc – en rien
réductible à quoi que ce soit de blanc,
qui tout contient hormis
lui-même, qui n'existe qu'à la fin –

nous avançons et la cendre était son et loi,
achèvement et sentence,
par-delà l'horizon de phosphates,
avant tout réveil, avant toute dureté.

Sur chaque pente, sur chaque tournant et chaque corniche
autour de nous
la même cendre
opaline et aveuglante.

Vilnius

Ci sono nuvole, drappaggi e cupole barocche
e poi ci sono le tue labbra
perfette come l'ansa del Neris che circonfuisce
la città in un'arringa inoppugnabile.

Ci sono vie che si arrampicano dietro un'idea
e poi ci sono le sfumature
mogano dei tuoi pensieri
timide ciocche tirate dietro le orecchie.

Ci sono ciondoli, talismani e gioielli d'ambra
e poi ci sono i tuoi occhi
foreste eoceniche che sussultano
nella spontaneità di un crepuscolo.

Ci sono reti, ipomee e gerani sui balconi
e poi ci sono le tue ginocchia
che si arrossano nel dare gioia
a chi è consunto coniugando flessione e costanza.

Ci sono rivoli, rogge e pozzanghere
e poi ci sono le tue gambe
un compasso che misura l'acqua
celeste e la nostra prossimità ai diluvi.

Ci sono prismi, caleidoscopi, biglie e diamanti
e poi ci sono le tue unghie
smaltate di trasparenza su cui si riflettono
le anime in tuo possesso prima di tornare al buio.

Vilnius

Il y a des nuages, des tentures et des coupoles baroques
et puis il y a tes lèvres
parfaites comme l'anse de la Nérís qui entoure
la ville en une harangue sans appel.

Il y a des rues qui grimpent autour d'une idée
et puis il y a les nuances
acajou de tes pensées
timides mèches ramenées derrière les oreilles.

Il y a des pendentifs, des talismans et des bijoux d'ambre
et puis il y a tes yeux
forêts de l'éocène qui tressaillent
dans la spontanéité d'un crépuscule.

Il y a des filets, des ipomées et des géraniums aux balcons
et puis il y a tes genoux
qui rougissent en apportant la joie
à celui qui s'éreinte en conjuguant flexion et constance.

Il y a des ruisseaux, des bisses et des flaques
et puis il y a tes jambes
un compas qui mesure l'eau
bleu céleste et notre intimité avec le déluge.

Il y a des prismes, des kaléidoscopes, des billes et des diamants
et puis il y a tes ongles
vernissés de transparence sur lesquels se reflètent
les âmes en ta possession avant de retourner à l'obscurité.

Traduit de l'italien par Florence Courriol

Lingua sommersa

Prisca Agustoni

I

Siamo una specie che migra,
senza orme né residui nella memoria
della gente. Solo ombre,
parole in mutazione, segreti
questi tre chiodi nello sterno.
Un giorno la bufera ci prende
sul pendio, dove abbiamo fatto sosta.
Animali dormono attorno al fuoco,
mentre madri coltivano l'orto.
Poi giunge la pioggia e la paura.
E ci mettiamo di nuovo in viaggio:
solo un cane ci segue, quasi umano,
verso nord:
una carovana silenziosa che sale
lungo il tempo fino al tempo dello schermo.

Langue submergée

Prisca Agustoni

I

Nous sommes une espèce qui migre,
sans traces ni résidus dans la mémoire
des gens. Que des ombres,
mots en mutation, secrets
ces trois clous dans le sternum.
Un jour la tempête nous surprend
sur le versant, où nous avons fait étape.
Des animaux dorment autour du feu,
pendant que des mères cultivent le jardin.
Puis vient la pluie et la peur.
Et nous reprenons le voyage :
seul un chien nous suit, presque humain,
vers le nord :
une caravane silencieuse qui monte
le long du temps jusqu'au temps de l'écran.

II

Anche loro migrano con noi,
non sono solo dei visi spenti
nella memoria: conoscono gli arnesi
della guerra e del corpo, la brace
più scura, il brivido della pelle
e la fiamma che si estende
come scintilla nel prato.
La calma del muscolo mentre dorme.
Da sempre vengono con noi,
fianco a fianco: sono la replica
invisibile del nostro passo, l'ombra
che avanza sicura nel deserto,
il rovescio dello specchio
nello scarto del tempo.

II

Eux aussi migrent avec nous,
ce ne sont pas que des visages éteints
dans la mémoire : ils connaissent les armes
de la guerre et du corps, la braise
plus sombre, le frisson de la peau
et la flamme qui s'étend
comme étincelle dans le pré.
La détente du muscle quand il dort.
Depuis toujours ils vont avec nous,
côte à côte : ils sont la réplique
invisible de notre pas, l'ombre
avançant d'un pas assuré dans le désert,
l'envers du miroir
dans l'intervalle du temps.

III

Far implodere la lingua
madre come torre che crolla
dal nulla,

o come terra che dall'interno
si squarcia e si apre,

e con le rovine
disegnare una nuova casa
su un vecchio quaderno:

cercare il mastice tra le parole
che restano,
incollare i cocci
della lingua morta

che perdurano
come debito nel sangue
e tornano
nel gesto eterno
di chi impara una lingua antica:

accarezzare
a contropelo
il dorso del dinosauro

III

Faire implorer la langue
mère comme tour qui tombe
du néant,

ou comme terre qui de l'intérieur
se déchire et s'ouvre,

et avec les ruines
dessiner une nouvelle maison
dans un vieux cahier :

chercher le mastic entre les mots
qui restent,
recoller les morceaux
de la langue morte

qui perdurent
comme dette dans le sang
et reviennent
dans le geste éternel
de celui qui apprend une langue morte :

caresser
à rebrousse-poil
le dos du dinosaure

IV

siamo figlie di una lingua
mutante, la nostra spina
dorsale e anfibia:

abitiamo il presente
come si abita il confine
tra la terra e il mare

o l'unghia di sole
che lenta smangia l'ombra
e traslucida matura

rivelando la memoria
smerlata, piena
di parole lasciate ad essicare

: siamo la scrittura
emersa dal tempo o la mera
traduzione del futuro?

IV

nous sommes filles d'une langue
mutante, notre épine
dorsale et amphibie :

nous habitons le présent
comme on habite la frontière
entre la terre et la mer

ou l'ongle de soleil
qui lentement grignote l'ombre
et translucide mûrit

révélant la mémoire
festonnée, remplie
de mots mis à sécher

: sommes-nous l'écriture
émergée du temps ou la pure
traduction de l'avenir ?

V

parole dromedarie
preistoriche
migrano assieme alla gente

scendono dai fiordi del nord
o dai cardi delle alpi
e vanno lungo il deserto

vichinghi o tuareg

fratelli di ferro o di neve
pellegrini di noi stessi

confine tra ciò che brilla
e ciò che brucia

V

des mots dromadaires
préhistoriques
migrent avec les gens

descendent des fjords du nord
ou des chardons des Alpes
et vont à travers le désert

vikings ou touaregs

frères de fer ou de neige
pèlerins de nous-mêmes

frontière entre ce qui brille
et ce qui brûle

VI

In dialogo con Agota Kristof

cette langue qui tue ma langue maternelle:

la lingua nemica
entra dall'udito e scorre
fino all'aorta

dove aspetta e ringhia

– cane che scopre
l'estraneo in agguato
dietro la porta

e latra e morde l'osso
della lingua morta –

così l'operaia ungherese
come una Penelope
tesse nel suo quaderno
una lunga narrativa
sull'inferno

mentre aspetta
il ritorno della lingua
recisa,
la certezza della scrittura
come unica dimora

bozza eterna
in una lingua storta

VI

en dialogue avec Agota Kristof

cette langue qui tue ma langue maternelle :

la langue ennemie
entre par l'ouïe et descend
jusqu'à l'aorte

où elle attend et grogne

– chien qui découvre
l'étranger aux aguets
derrière la porte

et aboie et mord l'os
de la langue morte –

ainsi l'ouvrière hongroise
telle une Pénélope
tissa-t-elle dans son cahier
un long récit
sur l'enfer

en attendant
le retour de la langue
coupée,
la certitude de l'écriture
comme unique demeure

brouillon éternel
dans une langue torve

VII

Esplode il sapore di un mango
dalle fattezze di un cuore

duro e dolce, giallastro:
è la polpa che mastico

quando uso le parole
di un altro dizionario,

e mi turba, mi angoscia
il gusto che sempre resta

in bocca, questo scampolo
di lingua tropicale

che stringe tutto in una morsa
con le sue fibre e i filamenti
tra i denti,

un suono che tinge
di giallo l'intero linguaggio,

dove è tutto un frutteto
che s'incestra tra i versi

VII

Explose le goût d'une mangue
aux formes d'un cœur

dur et doux, jaunâtre:
c'est la pulpe que je mâche

quand j'utilise les mots
d'un autre dictionnaire,

et que me trouble, m'angoisse
le goût qui toujours persiste

en bouche, cette chute
de langue tropicale

qui tient tout en une bouchée
avec ses fibres et les filaments
entre les dents,

un son qui teinte
de jaune le langage entier,

où c'est tout un verger
qui s'encastre dans les vers

Traduit de l'italien par Anita Rochedy

« Attention à l'Italie... »

Francesco Deotto

« *Attenti all'Italia... L'Italia è nei guai...* »¹ (« Attention à l'Italie... L'Italie est en difficulté... »). Carlo Bordini (1938-2020), l'un des poètes les plus lucides et les plus novateurs de sa génération, écrivait ces mots en juin 2020, en pleine crise du Covid. Cependant, à l'origine de ces « *guai* » il n'y avait pas uniquement la pandémie; l'Italie est un pays en difficulté, voire en crise: une crise qui débuté il y a longtemps.

En effet, l'Italie se trouve dans une situation compliquée d'un point de vue économique et social: le pays est marqué par un taux de chômage très élevé, une énorme dette publique, de nombreuses inégalités, une forte dénatalité, des crises politiques récurrentes, le départ de nombreux jeunes à l'étranger, de profondes difficultés dans la gestion de

l'immigration, une faible mobilité sociale, une corruption persistante. Malgré ce contexte difficile, l'Italie reste un pays qui se caractérise par l'innovation, la résistance et l'ouverture; Bordini le dit dans le texte que nous avons cité, en observant que « [l]es Italiens donnent le meilleur d'eux-mêmes lorsqu'ils sont dos au mur. Quand ils jouent avec un homme en moins »².

Ces remarques d'ordre général s'appliquent également au monde de la poésie, qui a peu à peu perdu le « mandat social » qu'elle avait encore dans les années 1960 et 1970, quand des poètes comme Montale, Pasolini, Sanguineti, Balestrini, ou Fortini jouaient un rôle important au sein de l'opinion publique. Or la poésie contemporaine est absente des médias, méconnue du public, marginale dans les débats intellectuels, et presque introuvable dans les librairies. Malgré l'existence de plusieurs festivals et sites web qui cherchent à lui redonner une visibilité³, le lectorat actuel est quasiment restreint aux poètes et aux professionnels de la poésie⁴.

Ce n'est pas un hasard si « explosion » et « pluralité » figurent parmi les termes les plus utilisés pour décrire la poésie italoophone contemporaine, attestant la richesse et l'éclatement du panorama actuel. L'expression « *astro esploso* » (« étoile éclatée ») a été forgée par le critique littéraire Alfonso Berardinelli⁵. Après avoir été reprise par Luciano Anceschi⁶, un critique influent, proche des avant-gardes, la formule s'est rapidement imposée pour devenir un lieu commun chez les commentateurs. Comme Gianluigi Simonetti l'a observé en 2018, elle permet de décrire tant la situation de la poésie des années 1970 que le contexte actuel : « [ce sont] précisément l'éclatement, la dérive plurielle, la multiplication des trajectoires formelles qui [sont] la marque unificatrice de cette longue saison de poésie »⁷.

L'explosion et la pluralité, auxquelles font écho les photographies d'Andrea Botto qui rythment le dossier, sont évidentes dès qu'on essaie de poser un regard d'ensemble sur la poésie italienne. Deux anthologies ayant fait date illustrent ce phénomène : *Parola plurale*, publiée en 2005, et *Poesie dell'Italia contemporanea, 1971-2021*, parue en 2023. *Parola plurale* est un ouvrage édité par un collectif de huit critiques littéraires qui ont

réalisé un travail imposant en sélectionnant soixante-quatre poètes actifs entre la fin du xx^e siècle et le début du xxi^e. Les poètes inclus dans *Poesie dell'Italia contemporanea, 1971-2021*, une anthologie éditée par Tommaso Di Dio, forment en ensemble plus élargi et éclaté: on y compte plus de deux cents auteurs et autrices.

La majorité des textes poétiques écrits et publiés en italien s'inscrit encore dans la tradition de la poésie lyrique. Il s'agit souvent de textes qui privilégient la première personne du singulier et dans lesquels l'auteur ou l'autrice parle de son expérience ou de sa vision du monde. Toutefois, la poésie expérimentale, déjà très présente dans les années 1960 et 1970, n'a pas disparu: vers la fin des années 2000, elle a connu une nouvelle jeunesse grâce à une confrontation féconde avec des auteurs américains (comme les poètes du *Langage Poetry* et du *Flarf*) et français (notamment Jean-Marie Gleize et Nathalie Quintane de la revue *Nioques*). C'est à des auteurs «expérimentaux» que l'on doit l'un des livres les plus influents des années 2000: *Prosa in prosa* (2009), un ouvrage collectif réunissant six auteurs: Gherardo Bortolotti (1972), Alessandro Broggi (1973), Marco Giovenale (1969), Andrea Inglese (1967), Andrea Raos (1968) et Michele Zaffarano (1970). Comme l'indique son titre, ce livre contient uniquement des textes en prose – accompagnés de textes critiques et d'une section photographique. Une prose, qualifiée par la suite de «non assertive»⁸, que ces auteurs opposent autant à la prose narrative traditionnelle qu'à la poésie en prose. Signalons que le couple conceptuel *poesia di ricerca* (ou *scrittura di ricerca*)/*poesia lirica* est récurrent dans les débats sur la poésie contemporaine. Les poètes expérimentaux l'utilisent pour mettre en évidence la distance qui les sépare de la poésie lyrique et, en général, de la tradition littéraire, mais les poètes les plus attachés à la tradition ne sont pas moins catégoriques quand il s'agit de se démarquer de leurs collègues expérimentaux. Par ailleurs, il faut souligner que plusieurs poètes parmi les plus remarquables des dernières générations se situent dans un espace intermédiaire entre ces deux pôles.

Le cas de Bordini en est emblématique, son importance est reconnue d'une façon transversale par des critiques et des poètes issus de

différentes traditions. La première personne du singulier, typique de la tradition lyrique, cohabite avec une dimension métapoétique relevant plus de textes expérimentaux. Et Bordini n'est pas un cas isolé. Pour ne donner que quelques exemples, rappelons Mario Benedetti (1955-2020), Antonella Anedda (1955), Gabriele Frasca (1957), Giuliano Mesa (1957-2011), Vito Bonito (1963), Guido Mazzoni (1967), Giovanna Frene (1968), Laura Pugno (1970), Fabiano Alborghetti (1970), Italo Testa (1972), Renata Morresi (1972), Gabriel Del Sarto (1972), Gilda Policastro (1973)⁹. Avec *La pura superficie* (2017), Mazzoni s'est tout de suite imposé comme l'un des plus novateurs. L'auteur a lui-même relevé que ses textes étaient conçus comme des « poèmes pour adultes »¹⁰, avec une forme de première personne du singulier qui échapperait à la tentation du poète enfantin (le « poeta fanciullino ») qui a longtemps hanté la poésie italienne. Mazzoni a favorisé l'« alternance entre autobiographie, rêve et discours non fictionnel » et « l'oscillation entre textes lyriques et post-poétiques »¹¹. Bordini, Mazzoni, Benedetti, Anedda, ainsi que les autres poètes que nous venons d'évoquer, sont désormais des auteurs et des autrices incontournables de la scène poétique italienne et italoophone contemporaine. Ils mériteraient d'être davantage traduits et étudiés, tout comme les poètes plus proches de la tradition lyrique¹².

En préparant ce dossier, nous avons fait le choix de présenter des auteurs et des autrices plus jeunes, nés entre 1975 et 1987 : Prisca Agustoni (1975), Federico Italiano (1976), Franca Mancinelli (1981), Yari Bernasconi (1982), Laura Di Corcia (1982), Tommaso Di Dio (1982), Carmen Gallo (1983), Maria Borio (1985), Francesco Brancati (1987). Bien qu'ils aient chacun un parcours singulier, on reconnaît chez ces poètes et poétesses plusieurs traits communs : on ne peut pas aisément ranger leurs œuvres dans la poésie lyrique ou l'écriture de recherche, ou « post-poésie ». En effet, ces auteurs – comme d'autres poètes importants de leur génération¹³ – ne renoncent pas à la première personne du singulier et écrivent régulièrement à propos de leurs propres expériences, ne cessant d'explorer de nouvelles formes d'écriture.

Ces écrivains portent une attention aiguë aux problèmes politiques et sociaux du monde contemporain. Dans leurs textes, qui se caractérisent

par un regard désenchanté et une forme d'espoir, les violences et les injustices – passées et contemporaines – sont présentes, même si elles sont à chaque fois interrogées sous un angle différent. Di Corcia consacre des poèmes à des événements dramatiques comme la bataille de Kobane et le bombardement d'Hiroshima, Bernasconi explore des espaces abandonnés, envahis par la poussière et les décombres (derrière lesquels, comme Fabio Pusterla l'a bien remarqué, demeure néanmoins une lumière, un espoir), les œuvres d'Agustoni sont hantées par la crise écologique. Quant à Gallo, la dernière section de son livre *Le fuggitive* porte un titre éloquent (*En sortir vivants*), qui indique à la fois la conscience de se trouver dans un contexte difficile – « *i guai* » dont parlait Bordini –, et la nécessité de ne pas se décourager.

Ainsi, pour les poètes de notre dossier, la poésie – loin de se réduire à l'expression de l'intériorité – est indissociable de la recherche d'une forme de connaissance : une connaissance qui peut passer par une confrontation avec l'histoire, mais aussi avec la nature (voir Mancinelli), avec la technologie (voir Borio qui s'interroge sur le phénomène des réseaux sociaux)¹⁴, avec l'expérience de la souffrance et de la maladie (voir Brancati) ou avec différents lieux de résidence ou de transit (voir Italiano). De plus, dans certains de leurs poèmes, Borio et Di Dio s'interrogent sur les conditions qui permettent d'atteindre cette forme de connaissance du monde, de l'autre, de soi-même.

La dimension internationale de ces poètes est liée au caractère globalisé du monde contemporain, qui impose des déplacements pour trouver un environnement de vie et de travail plus favorable. Ces auteurs ont l'habitude de voyager et de traverser les frontières non seulement nationales, mais aussi linguistiques, littéraires et culturelles. Plusieurs d'entre eux sont des traducteurs ou des chercheurs qui ont étudié et commenté des textes : en anglais pour Di Dio, Borio et Gallo, en portugais et en français pour Agustoni, en anglais, en espagnol et en allemand pour Italiano. Ce travail se manifeste parfois dans leurs textes poétiques. C'est le cas notamment d'Agustoni et d'Italiano qui font explicitement référence à des poètes qu'ils ont traduits, comme Agota Kristof et Jan Wagner.

Pour conclure, soulignons les diverses significations possibles du terme «ouvertures»: formelles et stylistiques d'abord, mais aussi culturelles, historiques et linguistiques et, enfin, politiques et sociales. Dernière «ouverture»: bien que ces auteurs aient déjà publié des œuvres importantes, ils ne sont encore qu'à l'entame de leur carrière poétique. En vous les proposant, nous invitons les lecteurs de la RBL à suivre leurs évolutions comme, plus généralement, celles de la poésie qui s'écrit aujourd'hui en langue italienne.

Notes

¹ Carlo Bordini, «Doomsday Clock e realismo», in *Poesia, di Luigia Sorrentino. Il primo blog della RAI dedicato alla poesia*, <https://www.luigiasorrentino.it/2020/06/27/carlo-bordini-3/>.

² *Ibid.*

³ Rappelons, à titre d'exemple, les festivals organisés à Gênes (*Parole Spalancate*), Turin (*Metronimie*), Pordenone (*Pordenonelegge*), Portogruaro (*Notturnidiversi*), Bologne (*Bologna in Lettere et Grisù, Festival di scritture contemporanee*), Modène (*Poesia Festival*), Rome (*Ritratti di Poesia*), Ancône (*La punta della lingua*), Pomigliano d'Arco (*Flip*), San Mauro Castelverde (*Festival Prestigiacomio*), Seneghe (*Cabudanne de sos poetas*). Parmi les nombreux sites web consacrés à la poésie signalons en particulier *Alma Poesia*, *Argonline*, *Atelier*, *Formavera*, *Inverso*, *La Balena Bianca*, *Laboratori Poesia*, *layOut magazine*, *Le parole e le cose*, *Nazione Indiana*, *NiedernGasse*, *OfficinaPoesia*, *Strisciarossa*.

⁴ Voir Guido Mazzoni, «Sulla storia sociale della poesia contemporanea in Italia», in *Ticontre, Teoria Testo Traduzione*, 8, 2017, p. 1-26.

⁵ Alfonso Berardinelli, *Effetti di deriva* in A. Berardinelli et F. Cordelli, *Il pubblico della poesia*, Cosenza, Lerici, 1975.

⁶ Luciano Anceschi, «Variazione su alcuni equilibri della poesia che san di essere precari», in *Il verri*, 1, 1976, p. 5-20.

⁷ Gianluigi Simonetti, *La letteratura circostante. Narrativa e poesia nell'Italia contemporanea*, Bologne, Il Mulino, 2018, p. 141.

⁸ Pour approfondir cette notion voir Gian Luca Picconi, *La cornice e il testo. Pragmatica della non-assertività*, Rome, Tic, 2020. Signalons qu'en 2015, la revue *Nioques* a consacré un numéro spécial à la poésie expérimentale italienne, où l'on trouve en traduction française des textes de la plupart des auteurs de *Prosa in prosa*. Pour un regard plus général sur le monde dynamique et varié de l'écriture expérimentale italienne, signalons aussi le site *gamm.org*, créé en 2006 par Marco Sannelli et quatre des six auteurs de *Prosa in prosa*: Bortolotti, Broggi, Giovenale, Zaffarano.

⁹ Plusieurs textes de ces auteurs et autrices ont déjà été traduits en français, notamment grâce à des revues qui ont consacré des numéros spéciaux à la poésie italienne: comme *Poésie* en 2004-2005, *Italies* en 2009, *Siècle 21* en 2014, *Bacchanales* en 2017. Sur les limites de l'opposition entre *poesia di ricerca* et *poesia lirica*, voir en revanche l'essai de Claudia Crocco, «Poesia lirica, poesia di ricerca. Appunti su alcune categorie critiche di questi anni», in *L'ospite ingrato*, 12, 2022, p. 251-267.

¹⁰ Gianluigi Simonetti (éd.), «Mondi e superfici. Un dialogo con Guido Mazzoni», in *Nuovi Argomenti*, on line edition, 30 octobre 2017, <http://www.nuoviargomenti.net/poesie/mondi-e-superfici-un-dialogo-con-guido-mazzoni/>.

¹¹ *Ibid.*

¹² Par exemple Vivian Lamarque (1946), Luciano Cecchinell (1947), Franco Buffoni (1948), Umberto Fiori (1949), Milo De Angelis (1951), Patrizia Valduga (1953), Fabio Pusterla (1957), Valerio Magrelli (1957), Gian Mario Villalta (1959), Antonio Riccardi (1962), Fabio Franzin (1963), Maria Grazia Calandrone (1964).

¹³ Pour ne citer que certains poètes remarquables de la même génération: Gianluca D'Andrea (1976), Massimo Gezzi (1976), Marilena Renda (1976), Gian Maria Annovi (1978), Roberto Cescon (1978), Alessandra Carnaroli (1979), Francesco Targhetta (1980), Mariasole Ariot (1981), Mariagiorgia Ulbar (1981), Luciano Mazziotta (1984), Giulia Rusconi (1984), Maddalena Bergamin (1986), Francesco Terzago (1986), Francesco Maria Tiplaldi (1986), Alessandra Corbetta (1988), Marzia D'Amico (1989), Alessandro Anil (1990), Maddalena Lotter (1990), Riccardo Socci (1991), Riccardo Innocenti (1992), Marilina Ciaco (1993), Riccardo Frolloni (1993), Giulia Martini (1993), Antonio Francesco Peruzzi (1994).

¹⁴ Signalons que les poètes italiens s'intéressent de plus en plus à la photographie, en incluant des images dans leurs livres, mais aussi en utilisant en tant que «photographes» l'application Instagram. Pour approfondir ce phénomène: Maria Teresa Carbone (éd.), *Che ci faccio qui? Scrittrici e scrittori nell'era della postfotografia*, Roma, Italo Svevo, 2022.





Scolies

p. 9

Antoine Mouton est né à Feurs (Loire) en 1981. Il est le fils d'une institutrice et d'un forgeron qui déménageaient souvent, au gré des fermetures d'usines. Depuis 2004, il a publié dix livres, romans ou poèmes, chez divers éditeurs, dont La Dragonne, La Contre Allée et Christian Bourgois. Dernièrement, *HKZ, le livre du revenir*, a paru chez Ypsilon (2023). *Au nord tes parents*, son premier livre, un récit poétique ayant reçu le Prix des apprentis et lycéens de la région PACA, vient de paraître à la Contre Allée, qui avait déjà réédité, en 2022, *Les Chevals morts* (Les Effarées, 2013).

p. 17

Mary-Laure Zoss vit entre Lausanne et le Valais. En 2007, elle publie *Le Noir du ciel* aux Éditions Empreintes, qui obtient le Prix de poésie C. F. Ramuz. Ont suivi plusieurs titres chez Cheyne éditeur: *Entre chien et loup jetés* (2008); *Où va se terrer la lumière* (2010); *Une syllabe, battant de bois* (2012), *Au soleil, haine rouée* (2014). Puis aux éditions Fario (*Ceux-là qu'on maudit*, en 2016, *Seul en son bois, dressé noir*, en 2022), aux éditions du Réalgar (*À force d'en découdre*, 2019) et aux éditions Fai fioc (*D'ici qu'à sa perte*, 2021). «Les éconduits» sont extraits d'un travail en cours.

p. 26

Jessica Zuan, née en 1984, a grandi en Haute-Engadine. En 2017, elle a publié un premier recueil de poèmes *L'Orizi (La Tempête)*, aux éditions Samizdat (Genève). Puis en 2019, à la Chasa Editura Rumantscha à Coire (CER): *Stremblidas e s-chima (Beben und Schaum, Tremblements et écumes)*. Les poèmes publiés ici sont tirés de *Launa da pavagls (Laine de mèches)*, © 2023, Chasa Editura Rumantscha, Cuira/Chur, œuvre pour laquelle Jessica Zuan a reçu le *Premi grischun da litteratura 2024*. Elle vit depuis 17 ans à Barcelone.

Denise Mützenberg (1942) est auteure de nouvelles et poèmes. En 1992, elle a créé les éditions Samizdat en publiant *Dschember Schamblin*, un recueil écrit en vallader, idiome rhéto-roman dont elle était tombée amoureuse à travers son mari Gabriel. Bientôt rejointe par sa jumelle Claire Krähenbühl, elle a dirigé durant vingt-cinq ans cette officine de poésie. Sa passion du romanche l'a conduite à éditer plusieurs livres bilingues dont une anthologie de la poésie de Basse-Engadine: *Aruè* (Genève, Samizdat, 2015) rééditée en 2022 par les éditions d'En bas. Aujourd'hui, toujours avec sa sœur, elle anime Les Troglodytes, une cabane d'édition qui continue de publier les poètes engadinois qu'elle traduit. Quand elle se retrouve sur les bords de l'Inn, la poésie lui vient en vallader.

p. 41

Né au Tchad en 1959, **Nimrod** est poète, romancier, essayiste et éditeur (éditions Le Manteau & la Lyre). Il a publié à ce jour plus d'une trentaine d'ouvrages dont *Les Jambes d'Alice*, *Le Bal des princes*, *La Nouvelle Chose française*, *Rosa Parks*, *Non à la discrimination raciale*, *L'Or des rivières*, *Babel*, *Babylone*, *Petit Éloge de la lumière nature*, qui ont été couronnés de nombreux prix dont le Prix de la Vocation, le Prix Ahmadou Kourouma ou le Prix Guillaume Apollinaire. Ses derniers ouvrages sont: *La Traversée de Montparnasse*, roman (Gallimard, 2020), *Le Temps liquide*, récits, (Gallimard, 2021) et *Anniversaires & paquets cadeaux*, poèmes (Obsidiane, 2024).

p. 54

Carmen Gallo vit à Naples. Elle a publié trois livres de poésie. En outre, elle a traduit des œuvres de Shakespeare, T. S. Eliot, Caryl Churchill et a consacré un essai à la poésie métaphysique anglaise du XVII^e siècle, *The Other Nature. Eucarestia e poesia nel primo Seicento inglese* (ETS 2017). Carmen Gallo fait partie de l'équipe éditoriale du blog *Le parole e le cose* et de la revue *il verri*, pour laquelle elle a édité une monographie dédiée à l'influence d'Eliot sur la poésie italienne du second XIX^e siècle. Elle enseigne la littérature anglaise à l'Université Sapienza de Rome.

Les poèmes que nous présentons dans ce numéro sont extraits du recueil *Le fuggitive* (Aragno, 2020, Prix Napoli 2021).

Martin Rueff est poète, critique, philosophe, traducteur et professeur de littérature française du XVIII^e siècle et d'histoire des idées à l'Université de Genève. Comme traducteur il est attelé à la retraduction d'Italo Calvino pour les éditions Gallimard et s'occupe aussi de Giorgio Agamben et de Carlo Ginzburg. Rédacteur en chef de la revue *Po&sie* il est également l'auteur de plusieurs livres de poésie: *La Jonction* (Nous, 2019), *Verticale Ponte* (Modoinfoshop, 2021), *Icaro grida in un cielo di Creta* (Samuele editore, 2023). En juin 2024, Rueff a remporté le Prix Cesare Pavese pour la poésie italienne.

p. 68

Yari Bernasconi, né à Lugano en 1982, vit avec sa famille à Hinterkappelen, près de Berne. Son premier recueil de poèmes, *Nuovi giorni di polvere* (Casagrande, 2015), a remporté le Prix Terra Nova de la Fondation Schiller et le Prix Castello di Villalta Poesia Giovani. Son second, *La casa vuota* (Marcos y Marcos, 2021) a obtenu le Prix suisse de littérature 2022. Il a également coécrit avec Andrea Fazioli le reportage littéraire *A Zurigo, sulla luna* (Gabriele Capelli, 2021) et la plaquette *Manca poco a Natale* (ivi, 2023).

Les poèmes que nous présentons proviennent de la section «La città fantasma» du recueil *La casa vuota*; «La cena di classe» en revanche est un inédit.

Anita Rochedy est traductrice diplômée de l'ancienne École de Traduction et d'Interprétation (ETI) de l'Université de Genève. Sa traduction des *Huit Montagnes* de Paolo Cognetti a été distinguée par les Prix Médicis étranger 2017 et Terra Nova 2018 de la Fondation Schiller suisse. La poésie occupe actuellement une place de choix dans ses projets, puisqu'elle espère donner à lire bientôt en français la biographie que Paolo Cognetti consacre à Antonia Pozzi (*L'Antonia*), ainsi que les derniers ouvrages de Prisca Agustoni (*Verso la ruggine*) et de Yari Bernasconi (*La casa vuota*).

p. 82

Née en 1985, **Maria Borio** est poète et essayiste. Elle dirige la section poésie de *Nuovi Argomenti* et travaille à l'Université de Pérouse. Elle a publié de nombreux essais, dont *Poetische e individui* (Marsilio, 2018) et plusieurs plaquettes (*Dal deserto rosso*, Stampa, 2009, 2021 et *Prisma*, Zacinto, 2022). En 2024, elle est l'autrice, avec Tom Schulz, de *Briefe aus der roten Wüste – Lettere dal deserto rosso* (Gutleut Verlag).

Les poèmes que nous présentons sont extraits de *Trasparenza* (Interlinea, 2018).

Docteure en études italiennes de l'Université de Bourgogne et agrégée d'italien, **Florence Courriol** mène une carrière universitaire entre la France et l'Italie. Elle a travaillé à l'Institut français d'Italie à Rome à la coopération universitaire et collabore depuis 2016 au *Monde des livres* pour le domaine italien. Parmi les autrices et auteurs qu'elle a traduits figurent Anna Felder (*La Disdetta*, *Sous l'œil du chat*, Le Soupirail, 2018), Federico Italiano, Laura Mancini (*Rien pour elle*, Agullo, 2022), Giorgio Orelli, Fabio Pusterla, Daniele Zovi (*Autobiographie d'une forêt de montagne*, Glénat, 2024).

p. 98

Francesco Brancati a publié deux livres de poésie. Auteur de plusieurs essais sur l'Arioste, Rosselli, Benedetti, Bolaño, Fortini, Trevisan, et sur des questions de méthodologie critique, il est actuellement chercheur à l'Université de Pise et éditeur du site web *Le parole e le cose* pour lequel il rédige la rubrique *Esercizi di lettura*.

Les poèmes que nous présentons sont extraits de *L'assedio della gioia* (Le Lettere, 2022).

Lucie Tardin est traductrice de l'italien, critique littéraire et conseillère éditoriale. Elle travaille également comme médiatrice culturelle au Cercle littéraire de Lausanne. Deux de ses nouvelles ont paru dans des recueils collectifs. Elle a traduit *Grains noirs* d'Alexandre Hmine (Zoé, 2022) et *Où naissent les mères* de Virginia Helbling (Éditions des femmes, 2023). Sa dernière traduction, *Tout ce que nous avons été* d'Olimpia De Girolamo, paraît en 2024 aux Éditions de la Veilleuse.

p. 116

Laura Di Corcia est poète, critique de théâtre et de littérature. Ses poèmes sont publiés dans plusieurs anthologies en Italie et à l'étranger. Elle écrit également des pièces radiophoniques pour la Radio télévision de Suisse italienne et est membre du comité des Journées littéraires de Soleure. La citation de Marianne Moore, à la page 119, est tirée du poème « Que sont les années », traduit par Thierry Gillybœuf dans *Poésie complète. Licornes et sabliers*, Corti, Paris, 2004. L'extrait de Hegel, à la p. 127, provient d'une lettre du 30 août 1807 au major Knebel. Il est repris à partir de Walter Benjamin, dans une traduction de Michaël Löwy : *Walter Benjamin, Avertissement d'incendie. Une lecture des Thèses « Sur le concept d'histoire »*, éditions de l'Éclat, Arles, 2018. Les poèmes que nous présentons sont extraits de *Diorama* (Tlon, 2021, Prix Terra Nova 2022 de la Fondation Schiller).

Véronique Volpato partage son temps entre enseignement et traduction. Outre ses contributions ponctuelles à *La Revue de Belles-Lettres* et à *Viceversa Littérature*, elle a traduit deux autrices suisses de langue italienne. Après une immersion dans le huis clos familial qui domine les récits d'Anna Ruchat (*Dans cette vie*, En bas, 2014 ; *Sortir de l'ombre*, En bas, 2019), elle s'est plongée dans une jeunesse romaine racontée par Silvia Ricci Lempen (*Cara Clarissa*, En bas, 2023). Elle travaille actuellement à la traduction du dernier roman de Ruchat, *Spettri familiari* (à paraître chez Zoé en 2025).

p. 134

Franca Mancinelli a publié quatre livres de poésie. Une sélection de ses poèmes figure dans *Nuovi poeti italiani* 6 (Einaudi, 2012). Ses textes ont été traduits dans plus de quinze langues : en anglais, son œuvre a paru en quatre volumes chez The Bitter Oleander Press et Black Square Editions (New York), dans une traduction de John Taylor.

La plupart des poèmes présentés dans ce numéro sont tirés de la section « Alberi maestri » du recueil *Tutti gli occhi che ho aperto* (Marcos y Marcos, 2020, Prix Europa in versi 2021 et San Vito al Tagliamento 2022/2023).

Thierry Gillybœuf, écrivain et traducteur français né en 1967 à Lille. Entomologiste de formation, il fut enseignant avant de travailler dans une administration. Traducteur de l'anglais et de l'italien, dans tous les genres, il a traduit plus de cent cinquante ouvrages d'écrivains américains, australiens, indiens, anglais, sainte-luciens et italiens, principalement du XIX^e au XXI^e siècle. Lauréat du Prix Jules Janin de l'Académie française, il a publié récemment la traduction des poésies complètes de Melville (éditions Unes) et *Remy de Gourmont, une vie fin-de-siècle* (La Part Commune, automne 2024).

p. 144

Tommaso Di Dio (Milan, 1982) est l'auteur de plusieurs recueils de poésie, dont *Verso le stelle glaciali* (Interlinea, 2020), *Nove lame azzurre fiammeggianti nel tempo* (Scalpendi Editore, 2022), *Ardore* (Aragno, 2023). Il s'occupe de critique littéraire et de traduction. Il a édité une anthologie de poésie italienne des cinquante dernières années, *Poesie dell'Italia contemporanea* (Il Saggiatore, 2023).

Les poèmes que nous présentons sont extraits de *Nove lame azzurre fiammeggianti nel tempo* (Scalpendi Editore, 2022).

Poète-traducteur, **Christian Viredaz** (1955) a traduit depuis 1983 une quarantaine d'ouvrages, principalement d'auteurs de Suisse italienne, et composé depuis 1974 une vingtaine de recueils dont cinq ont été publiés entre 1976 et 1996 (outre des extraits en revue de recueils inédits, entre 1982 et 2023). Depuis 1997, il consacre l'essentiel de son énergie créatrice à la traduction des poètes. Il œuvre également comme mentor pour des traducteurs et traductrices de la nouvelle génération.

p. 168

Federico Italiano (Novare, 1976) est poète, traducteur et essayiste. Il a publié six recueils de poésies. Il est le lauréat du Prix-Benno Geiger pour la traduction poétique (2021). Ses poèmes figurent dans plusieurs anthologies en Italie et à l'étranger et ont été traduits dans une dizaine de langues. Depuis septembre 2024, Italiano est professeur associé de littérature comparée à l'Université La Sapienza de Rome.

Les poèmes que nous présentons sont extraits du recueil *La grande nevicata* (Donzelli, 2023, Prix Bookciack 2024).

p. 186

Prisca Agustoni est née et a grandi en Suisse italienne. Elle a vécu dix ans à Genève où elle a étudié les lettres et la philosophie avant de passer plusieurs années en Amérique centrale puis au Brésil. Poète multilingue, Agustoni écrit en italien, en français et en portugais. Avec son dernier recueil de poèmes *Verso la ruggine* (interlinea, 2022), elle a remporté le Prix suisse de littérature et a figuré parmi les finalistes du Prix Fortini. La citation d'Agota Kristof à laquelle se réfère Agustoni, à la p. 196, se trouve dans *L'Analphabète*: «cette langue est en train de tuer ma langue maternelle» (2004, Zoé, p. 24).

La suite «Lingua sommersa», que nous présentons dans ce numéro, a paru en 2020 sous forme de plaquette pour la série ISOLA, avec des illustrations de Serena Schinaia.

p. 201

Francesco Deotto (1982) est essayiste, poète, traducteur et artiste visuel. Docteur ès Lettres de l'Université de Genève, où il a été chargé d'enseignement en littérature comparée, il a réalisé une thèse sur la persistance de l'utopie dans la philosophie et la poésie de la seconde moitié du xx^e siècle. Ses articles portent sur les rapports entre littérature et philosophie, entre poésie et photographie, et sur la tradition utopique. Membre de la revue *Configurazioni, Ricerche sulla poesia contemporanea* et du comité organisateur et scientifique du festival Poesiæuropa, il a publié trois livres de poèmes: *Nella prefazione d'una battaglia* (2018), *Avventure e disavventure di una casa gialla* (2023) et *Finestre* (à paraître en 2025).

p. 209

Né en 1973, **Dominique Nédellec** vit à Figeac, dans le Sud-Ouest de la France. Après avoir travaillé dans l'univers du livre (librairie, édition) et le secteur de l'action culturelle, il devient traducteur de portugais lors de son installation à Lisbonne, où il vit de 2002 à 2006. Depuis 2003, il a traduit près de quatre-vingts titres (littérature générale, jeunesse, BD), d'auteurs portugais, brésiliens et angolais, pour une vingtaine d'éditeurs. Il est notamment le traducteur d'António Lobo Antunes, Gonçalo M. Tavares, Michel Laub, João Gilberto Noll, Joca Reiners Terron, José Carlos Fernandes, Marcello Quintanilha. Entre autres prix prestigieux, il a été, en 2024, le lauréat du Programme Gilbert Musy.

p. 217

Alexey Voïnov est un écrivain et traducteur russe; il vit et travaille aujourd'hui en Allemagne. Parmi les nombreux auteurs qu'il a traduits: Marguerite Duras, Valery Larbaud, Julien Green, Yann Andréa, Eugène Savitzkaya, Balthus, et plus récemment, publié en russe à Tel Aviv, C. F. Ramuz. La RBL publie de larges extraits de son récit inédit *Un hiver sans neige* sous la forme d'une chronique intitulée «Le Roi du vide».

Marion Graf est traductrice du russe et de l'allemand. Dernière traduction publiée: Robert Walser, *La Buveuse de larmes* (Zoé, 2024). Elle a été responsable de *La Revue de Belles-Lettres* de 2010 à 2023.

Photographe et artiste visuel, **Andrea Botto** (1973) travaille sur les processus de transformation du paysage, qu'il étudie à travers le concept de destruction créatrice. Depuis 2008, il se consacre en particulier à la photographie d'explosions civiles: démolition, excavation, déclenchement d'avalanches, tunnels, pyrotechnie. Professeur de documentation photographique à l'Accademia Ligustica di Belle Arti de Gênes, il a publié un livre d'artiste *19.06_26.08.1945* (Danilo Montanari, 2014), ainsi que *KA-BOOM The Explosion of Landscape* (Bessard, 2017), *Reviviscenza. Un ponte su Genova* (Rizzoli, 2020) et *Landscape as Performance* (FotoHof, 2022).

KA-BOOM #16, Palmaria 2009

Pigment print 100 × 125 cm, ed. 7 + II A.P. (courtesy the artist and Cartacea Gallery)

KA-BOOM #17, Rapallo 200

Pigment print 100 × 81 cm, ed. 7 + II A.P. (courtesy the artist and Cartacea Gallery)

KA-BOOM #49, Viadotto Caffaro, Lauria 2015

Pigment print 100 × 81 cm, ed. 7 + II A.P. (courtesy the artist and Cartacea Gallery)

KA-BOOM #66, Festa del Soccorso, San Severo 2018

Pigment print 125 × 100 cm, ed. 6 + III A.P. (courtesy the artist and Cartacea Gallery)

KA-BOOM #72, Silvretta Montafon 2022

Pigment print 165 × 130 cm, ed. 6 + III A.P. (courtesy the artist and Cartacea Gallery)

Underground Blast #03, Brenner Base Tunnel 2020

Pigment print 175 × 130 cm, ed. 6 + III A.P. (courtesy the artist, Ghella and Cartacea Gallery)

Das Tirol Panorama #08, Innsbruck 2022

Pigment print 66 × 82 cm, ed. 6 + III A.P. (courtesy the artist and Cartacea Gallery)

Prix de l'abonnement annuel :

Normal CHF 70.– € 56.–

Soutien CHF 100.– € 76.–

Étudiants CHF 30.– € 29.–

Les frais de port sont inclus.

Pour recevoir un bulletin de versement ou pour payer par chèque, veuillez vous adresser à :

La Revue de Belles-Lettres
CH-1000 Lausanne
info@larevuedebelleslettres.ch

Derniers numéros

2024, 1

Poètes d'Ukraine, du Bélarus et de Russie.
Jean-Claude Caër. Pierrine Poget.
Traduire les *Journées* de Séféris.

2023, 2

Monique Laederach. Marina Skalova.
Ling Yu. Traduire les *trobairitz* aujourd'hui.

2023, 1

Amy Clampitt. Kay Ryan.
Eva Maria Leuenberger. Claude Tabarini.

2022, 2

Annemarie von Matt. Heike Fiedler.
Aloïse Corbaz. Jacques Réda.

2022, 1

Zuzanna Ginczanka. Jean-Christophe Bailly.
Estelle Coppolani. Alain Bernaud.

2021, 2

Enfantines.

2021, 1

Fabio Pusterla. Pierre Chappuis.
Patrick McGuinness. Wang Wen-Hsing.

2020, 1-2

Mariella Mehr. Jean Hans Arp.
Gabrielle Buffet-Picabia.

2019, 2

Polyphonie russe. Pierre Voélin.
Elena Schwarz.

2019, 1

Erika Burkart. Étienne Faure.
Bruno Pellegrino. Burger & Rilke.

2018, 2

Gilles Ortlieb. Cinq jeunes poètes grecs.
Mary-Laure Zoss.

2018, 1

Tomas Venclova. Pour Anne Perrier.
Per Kirkeby.

2017, 2

Janet Frame. Nimrod. Pierre Chappuis.
Jacques Lèbre.

2017, 1

Voix nouvelles.

2016, 2

Un Danube poétique.

2016, 1

Alberto Nessi. Raffaello Baldini. Attilio Bertolucci.

2015, 2

Franck Venaille. Claude Garache.
Jean François Billeter.

2015, 1

Poètes de la Caraïbe. Marcel Miracle.

2014, 2

José-Flore Tappy. Cinq poètes des Canaries.
Martial Leiter.

Quelques numéros spéciaux sont aussi disponibles :

Pierre Chappuis (1999), Jean-Georges Lossier (2001), Yves Bonnefoy (2005),
Jean Pache (2008), Georges Perros (2008).

 Imprimerie G. Chapuis S.A.
Chapuis

Achévé d'imprimer en Suisse - Octobre 2024